

Terreur est mon nom

11 Juillet 1968, Image Ten Production, NYC

Je sais que je suis habillée comme une pute de Brooklyn avec ma mini-jupe en skaï et mon haut sans manches dont la finesse du grain laisse entrevoir ma poitrine en poire. Mais je me m'en fous car il fait plus de 33 degrés dehors et sans doute plus de 35 degrés dans ces bureaux exposés plein sud et dont le seul ventilateur vient de rendre l'âme.

Il est 20 heures passé et je ne quitterai pas les bureaux de la prod' avant 22 heures mais ça m'est égal car je suis censée vivre mon rêve, travailler au sein d'une boîte de production indépendante. Bien sûr, comme toutes mes copines de la NYU School of Arts, j'aurais préféré décrocher un stage au département littéraire de la Paramount, sur la 644^{ème} West end Street.

Mais cette ambition s'entretient durant les années de fac quand toutes les aspirations sont encore permises. Une fois dehors, on apprend à deviner le contenu d'une lettre de refus des boîtes de production ayant suffisamment de prestige pour se permettre de dépenser 50 cents en timbres.

Quand la liste est épuisée, il reste les indépendants. Ceux qu'il faut relancer au téléphone quand ils ont une secrétaire pour répondre. Le propre des indépendants est d'être indépendants avec tout le monde et surtout avec leurs banques.

Les indépendants tournent à NY sans permis et s'amourachent des genres que les majors ignorent, de la SF de bouts de ficelles à l'horreur teintée de gore. J'aurais aimé être ne serait-ce que troisième assistante sur une seconde équipe de ce film 'Prend l'oseille et tire-toi'. J'ai même abordé son réalisateur, Woody Allen, sur la 4^{ème} avenue pour lui proposer mes services. Il a bafouillé une réponse dont je n'ai toujours pas compris la teneur. Son bagel à la crème bavait sur sa chemise et je n'ai pas osé le faire répéter.

Suis-je passée à côté de la chance de ma vie ?

C'est finalement Image Ten qui a dégainé le premier et avec une telle insistance que je n'ai même pas osé refuser. La précédente assistante venait de déclarer forfait pour une obscure raison de conviction religieuse en inadéquation avec le projet. Je suis arrivée sur les coups de 10 heures devant les bureaux de la 66^{ème} rue face à un immeuble de briques rouges dont l'entrée était squattée par des junkies somnolents. J'ai hésité à rebrousser chemin une bonne minute avant d'être interpellée par une jeune femme aux cheveux épais et hirsutes.

Tu es Jenny ?

J'ai acquiescé et la directrice de production, Lea, m'a entraînée avec elle dans l'immeuble. Le souffle rauque, la voix éraillée et le débit d'un commissaire-priseur clandestin ont résumé ses nouvelles fonctions le temps d'atteindre le quatrième étage. Trois minutes plus tard, devant une cafetière graisseuse, Lea m'annonça, entre deux bouffées de Camel...

Te voilà membre de cette grande famille du cinéma indépendant. Les heures ne se comptent pas, la paye non plus et Hollywood nous considère comme un enfant adultérin.

Au-dehors, les hurlements d'une femme arrachaient une grimace à Lea dont les migraines semblaient plus fréquentes depuis le report du tournage pour manque de budget. L'inconnue en bas de la rue insultait un dealer et lui réclamait son argent. Lea ferma la fenêtre et s'étendit sur un sofa de tissu sans s'inquiéter des taches suspectes qu'elle recouvrait de son jean.

Bon, c'est pas aussi craignos que tu penses. Georges, le réal, est sympa et plutôt talentueux dans son genre. Aide-nous à trouver 10 000 dollars pour combler le budget et tu passeras directrice de prod...

Et vous ?

Moi ? Je quitte le navire ce soir. Je suis devenue trop chère.

...

Je balaye d'un coup de tête ces souvenirs du début de l'été et je fixe du regard le poster à moitié déchiré et délavé d'un film distribué par l'ancienne prod locataire des bureaux. Je tente depuis hier de deviner le titre de l'œuvre et surtout ce que cache cette masse de poils censée représenter une sorte de yéti échappé de sa chaîne de montagnes. Il y a aussi cette jambe galbée dont la propriétaire a disparu avec l'autre moitié du poster.

Jenny Linktaker ?

Je sursaute et lâche un petit cri dont j'ai aussitôt honte. Sur le perron de la porte se tiennent deux hommes en costume dont la veste du premier pend sous son bras. Le plus jeune doit avoir la trentaine mais on le croirait sorti tout juste de l'université. Je lui souris malgré moi et je décide de ne pas appuyer sur le petit bouton sous le bureau. Lorsque Lea m'a signalé cet appendice censé alerter un certain Yogave à l'étage du dessous en cas d'urgence, je n'y ai pas vraiment accordé de crédit.

Mais un soir, une semaine après mon embauche, deux junkies se sont pointés, les pupilles rouges sang, un cric dans la main pour l'un et une seringue usagée pour l'autre. Les présentations furent succinctes et je me vis accessoirement taxée de pute et contrainte de leur donner tout le cash disponible.

On était un vendredi, donc la caisse était presque vide et de toutes façons elle était rarement remplie, même le lundi. Je me vis piquée à de multiples reprises, écroulée sur la moquette défraîchie et incapable de respirer suite à une overdose d'héroïne. J'aurais eu droit à une pleine page du NY Post et j'aurais finalement contribué involontairement à la création d'une affiche de petit film d'horreur bon marché.

Mais mon index pointa vers le bouton et le bureau devint soudain le bureau ovale de la Maison Blanche. Le feu nucléaire venait d'être lâché sur l'ennemi. Je fermais les yeux et je comptais jusqu'à 10 à rebours. Je sentis l'haleine de bière rance du premier junkie et je me raidis de tous mes muscles dans l'attente d'un coup de seringue. Mais le coup ne vint jamais et j'ai gardé les yeux clos pendant que le géant Yogave déboulait dans la pièce et défonçait l'omoplate du second junkie à coups de marteau.

La suite fut confuse mais les cris et les supplications des deux losers s'atténuèrent avant de disparaître en cavalcade dans l'escalier. J'attendis quelques secondes avant de rouvrir les yeux. Yogave n'était plus là et seules des stries de sang sur le papier peint attestaient de la violence de la punition.

...

Oui... Je ne m'occupe pas des castings, je réponds aux deux inconnus d'une voix presque inaudible.

Les deux hommes échangent un sourire bizarre et font quelques pas vers moi. Le plus âgé jette un œil aux photos des comédiens punaisées sur le mur. Celui avec la veste sous le bras s'éponge le front et me propose un chewing-gum que je refuse.

Pas de répit avec la chaleur, hein ?

Qu'est-ce que vous voulez ?

Au temps pour moi, nous ne nous sommes pas présentés...

Il extrait de la poche de sa veste un badge sous un plastique transparent. Je distingue sa photo et un étrange sigle sous le logo du Pentagone. Sa signature surmonte un cachet sur lequel je ne discerne que les termes 'Département d'Etat' avant qu'il ne la range dans la poche intérieure de sa veste.

Agent Wilson du Département d'Etat à la Sécurité Nationale et...

Le second se retourne vers nous et tend sa carte.

Agent Mann. Impressionnant ces maquillages. C'est pour un film d'horreur ?

Je n'ai pas le droit de m'exprimer sur le sujet.

Les deux hommes semblent admettre l'existence d'une pseudo-clause de confidentialité alors qu'une bonne dizaine de personnes autour de moi est au courant du scénario, ma mère comprise.

Nous avons cru comprendre que le budget n'était pas encore bouclé, tente le premier agent avec une sorte d'hésitation presque amusante.

Et nous aimerions apporter notre aide... conclut le second.

On s'observe en silence alors que je me retrouve incapable d'élaborer une quelconque réponse.

Donetsk, Ukraine, aujourd'hui

Le gilet pare-balles qu'on m'a intimé de porter pue le foin et le poil humide de chèvre. J'ai ordre de ne pas le laver.

La puanteur c'est ton passeport ici, m'avait prévenu notre colonel.

Il n'avait foutu les pieds qu'une fois à Kiev au moment où les premiers parachutistes en charge de l'entraînement des troupes de la junte avaient foulé le tarmac de l'aéroport. Un cocktail de bienvenue à la vodka tiède et un défilé militaire plus tard, le colonel Sanchez était déjà en partance pour le Caucase.

Une vraie bande de dégénérés, rien à en tirer... avait-il conclu sur le chemin de l'aéroport.

J'étais au volant du Humer et j'ai acquiescé à ses propos. Mais moi, je restais dans ce merdier.

Aujourd'hui, un an plus tard, je suis toujours là à superviser l'entraînement des troupes de Kiev. Le Training Program of Foreign State Security, comme l'indique nos feuilles de paye, reste toujours un objet de plaisanterie pour mes hommes.

On ne choisit pas ses élèves dans les missions d'assistance militaire mais on ne peut s'empêcher d'établir un classement des plus assidus. Les Baltes nous ont toujours impressionnés par leur professionnalisme, les Cubains par leur absentéisme et les Irakiens par leur je-m'en-foutisme.

Les Ukrainiens ne manquent pas de motivation à l'encontre de l'ogre russe mais il leur manque les bases les plus élémentaires. Ils picolent aussi. De la vodka russe qu'ils soupçonnent d'être empoisonnée mais qu'ils consomment jusqu'à la dernière goutte tiède.

Au combat, ils ont pris bien vite les mauvaises habitudes de nos propres troupes. Ils réclament un support aérien et un pilonnage en règle des positions ennemies dès qu'ils constatent la détermination de l'adversaire.

Une mentalité d'Otan avec un armement d'Orban...

Quand Fetcher, mon sniper, m'a demandé ce que j'entendais par-là, je l'ai regardé vaguement amusé. Je continue à garder une certaine tendresse pour sa candeur de marine fraîchement sorti de l'académie et pour la fraîcheur de sa peau laiteuse de roux certifié conforme de l'Arizona.

Un guerrier occidental sous le commandant atlantiste a tout à perdre. Une bonne retraite et un foyer qui attend sa paye chaque mois. Alors il observe le ciel dans l'attente des F35 américains pour nettoyer le terrain. Et nos desperados de Kiev n'ont rien à gagner à récupérer ces terres mortes de l'Est. Alors crois-moi, ils vont souvent regarder le ciel.

Fetcher a dodeliné de la tête en faisant mine de comprendre mais je voyais à son regard embrumé d'un sommeil trop court qu'il lèverait la tête demain lui aussi.

Et Orban, c'est quoi comme type d'arme ?

C'était la question de trop et j'ai monté le son de notre radio numérique qui diffusait une plainte exaltée d'une chanteuse russe au timbre de voix grave et puissant.

...

Ce soir, Fetcher somnole à côté de son fusil M4 dans la tente qui nous protège des premières rigueurs de l'hiver. On a déserté les baraquements de l'armée de Kiev qui empestent l'urine et l'alcool. L'Etat-major ukrainien s'en est offusqué. On a eu droit à un avertissement du bureau de liaison. Mais on s'en fout. La CIA a pris ses quartiers dans le Sheraton et les forces spéciales refusent de bivouaquer dans la caserne de la milice locale. Bref, on a fait que suivre le mouvement général et l'avertissement est resté punaisé sur les chiottes Toi Toi de notre campement.

...

Je réveille mes hommes à l'aube et en douceur. J'ai entendu parler d'un sergent des Rangers qui a soufflé dans un cor de chasse et qui s'est pris une balle en plein cœur en retour. Un de ses hommes dormait avec son M4 chargé et le doigt sur la gâchette. Depuis, on me surnomme *la nurse* et ça me va. Un surnom de merde vaudra toujours mieux qu'une balle perdue.

El gaucho étire ses 88 kilos de viande et rote avant de se redresser tout en se grattant l'entre-jambe. Il est gaucher mais surtout ancien homme de main du cartel de Velazquez au Mexique. Il a gagné ses galons de tueur au sein de la faction la plus violente et sa carte verte grâce à son titre de champion mi-lourd UFC.

L'organisation de Martial Art n'hésite pas à régulariser ses meilleurs espoirs et El gaucho était le plus prometteur. Mais des investissements ratés et des dettes ont valu à El gaucho une fuite éperdue à travers la Californie. Les marines l'ont accueilli les bras ouverts et ne s'en sont pas plaints depuis.

Put a, quelqu'un peut prévenir Washington que notre chauffage électrique est HS ?

El gaucho passe devant notre chauffage portatif, lui balance un coup de talon et repart avec un sourire satisfait alors que le ronronnement reprend.

Je pousse l'épaule de Phong gentiment. Il ouvre les yeux et se redresse sans un mot. Phong ne dort pas avec un M4 à ses côtés ou même un couteau de combat. C'est notre spécialiste en communication mobile et il ne connaît que le maniement de son arme de poing, un Beretta. De toute façon, s'il doit s'en servir, c'est pas bon signe. Cela veut dire que la compagnie aura été décimée.

Il est d'usage dans les films de voir des unités de marines dont les membres se répartissent ethniquement entre blancs, latinos et blacks. Les bridés sont rarement représentés. Ils monopolisent les bourses universitaires et préfèrent, logiquement, arpenter les moquettes onctueuses des start-ups de la Silicon Valley que de jouer l'avenir de leurs jambes sur des sentiers gavés de mines anti-personnel.

Phong a vu ses parents torturés et abandonnés dans une rizière du Cambodge sous le régime de Pol Pot. C'est sa grand-mère qui l'a lancé sur un de ces boat people en partance pour les Etats-Unis. Depuis, Phong s'est juré de remercier le pays qui l'a sauvé d'une mort certaine.

Il a ainsi passé la première partie de sa vie à superviser les systèmes d'informations au Pentagone avant d'avoir des fourmis dans les pieds. Il a donc fait sa crise de la quarantaine chez nous et même si les autres le surnomment amicalement *papy*, il reste nos yeux et nos oreilles à tous.

Phong prend le relai, comme chaque matin, et entreprend de réveiller les six autres membres de l'escouade. J'ai hâte d'en finir car demain c'est la quille et mon départ pour San Diego. Je retrouverai Kristin et notre fils de 8 mois, Ashton. Je rencontrerai aussi Hector Askinov, le manager de Private Safe, une entreprise de sécurité privée sollicitée par les centres commerciaux qui craignent de voir débouler des Islamistes voulant faire un carton.

Finalement, seule l'action me manquera. Mais depuis mes deux rotations à Kandahar, en Afghanistan, je n'ai quasiment plus fait usage de mon arme. Il n'est plus question de se battre mais plutôt de favoriser les mouvements séditieux. C'est plus subtil mais surtout plus chiant.

A 5h30, nous voilà au complet pour une mission dont je ne connais pas encore la teneur. J'ai mon gobelet de carton brûlant dans la main droite et un donut au sucre glacé dans la main gauche. L'alliance du café noir et du donut est mon carburant.

Support tactique sur le secteur 7...

Le flash de la lampe du casque du colonel m'éblouit. Il aime ce genre de salut matinal où il est le seul à distinguer des traces de fatigue sur les visages de ses interlocuteurs.

Le secteur 7 pue. C'est notre Verdun à nous avec deux lignes de front qui se jaugent, s'épient et se canardent à l'occasion.

Règles d'engagement ?

Le colonel relève sa lampe et m'accorde un répit oculaire.

Aucun changement.

Sur cette réponse laconique, il me tend la carte plastifiée censée nous empêcher de nous perdre dans les lignes ennemies.

Nous partons en Humvee avec la seconde brigade d'infanterie ukrainienne. Ces gars ont subi un entraînement de 3 mois sous notre gouverne. Ils sont censés maîtriser le maniement de la LW 50 sur pied et du Sniper SR-25. Mais notre formation ne s'est pas limitée à parfaire leur instruction militaire. On nous a aussi demandé de leur inculquer les bases de la contre-insurrection.

...

Après une heure de routes défoncées qui nous font aussi mal au cul qu'un éclat d'obus, nous débouchons sur le secteur 7. Les pluies de la veille ont détrempé le sol déjà foutrement mal en point. Une carcasse de char T34 sert de cantine aux militaires ukrainiens dont le ravitaillement est parasité par la corruption et le vol chronique. Ils se font chauffer des conserves envoyées par leurs parents ou piquées sur le dos de la population locale qui ne peut plus les voir en peinture.

La tranchée qui abrite la 3ème brigade de parachutistes ukrainienne menace de s'effondrer sur elle-même. Voilà une semaine que je leur demande de la renforcer avec des planches, sans succès. Ils préfèrent patauger dans leur brouet et fumer leurs clopes de contrebande en maudissant tour à tour le régime, les Russes et leur commandement.

On saute à terre et je fais un tour d'horizon du regard sans pouvoir réprimer un soupir devant ce spectacle post-apocalyptique au sein duquel même un âne refuserait de végéter.

Sur ma droite, une décharge s'amoncelle depuis un nombre indéterminé de mois, accumulant les détritiques du village voisin combinés à ceux des troufions de garde. Les Ukrainiens avaient l'habitude de jeter leurs sacs poubelle dehors durant l'hiver, trop heureux que la neige épaisse les recouvre. L'été, ils y mettaient le feu. Aujourd'hui, les leçons d'écologie responsable des médias ne sont pas encore parvenues aux oreilles de cette enclave coincée entre un Occident hésitant qu'elle tente maladroitement de copier et un continent slave que l'oligarchie de Kiev honnit par réflexe pavlovien.

Sur ma gauche, la tranchée B21 lézarde comme une canalisation qu'aurait creusée un ivrogne. Cette frontière grotesque est censée délimiter l'ouest du pays aux ordres de l'Otan et l'est acquis aux Russes. Mes rangers foulent une terre boueuse qui, une dizaine de mètres plus loin, les conduiront dans un autre pays. Les atlas ne l'ont pas encore compris et acté sur leurs cartes mais il n'y a plus un pays ici mais deux.

Je dois entraîner mon groupe et une dizaine de desperados de l'armée régulière ukrainienne à une quinzaine de kilomètres à l'intérieur des terres aux mains de milices orthodoxes. Une fois aux abords du village de Poltava, nous enlèverons Igor Laziv, le responsable de la milice locale, et nous abattons deux miliciens pour rapatrier leurs corps avec de faux papiers russes. C'est une combine qui ne trompe plus personne mais que la CIA nous demande régulièrement d'opérer.

On se change dans une des tentes pour se défaire de nos tenues grises tachetées de noir et ornées du drapeau de l'oncle Sam. El Gaucho enfle une cagoule. Son faciès de lanceur de machette se repère comme un mercenaire polack en Centrafrique. Phong s'est installé derrière sa table de contrôle portative rassemblant un serveur et une dizaine de connexions sécurisées avec les bureaux de la CIA à Kiev et le poste avancé de l'Otan à Vilnius.

Je me sens empreint d'une lourdeur inconnue, comme si ce toit de nuages épais qui recouvre le pays tout l'hiver avait pris ses quartiers dans ma tête. Je me sens sale malgré mes douches quotidiennes, sale d'hiverner dans une contrée dont l'air semble définitivement altéré par la centrale de Tchernobyl et souillé par ces opérations clandestines qui alternent kidnappings, assassinats ciblés et terreur. Je n'ai pas intégré les forces spéciales pour détruire la mesure en bois d'une pauvre vieille octogénaire qui n'a rien demandé à personne.

On s'échange rapidement une cigarette avant de grimper sur nos quads. Les quatre roues tout-terrain sont régulièrement sollicitées par les Ukrainiens qui nous en ont déjà pété un dans un rodéo nocturne et aviné. Depuis, on les tient à l'écart de ces joujous qui nous permettent, avec leur motorisation électrique, d'enfoncer les lignes adverses en silence.

L'Ukrainien qui vient d'enfourcher la selle arrière de mon quad dégage une haleine rance et m'interpelle dans un anglais approximatif.

Why not we bomb the village ? s'enquiert-il avec une franchise confondante.

Je ne réponds pas et je plonge ma tête en avant dans l'espoir d'éviter ses familiarités fétides.

Nous suivons un chemin cabossé qui surplombe la route principale en direction de Donetsk. Le sentier est presque en meilleur état que la piste constellée d'impact d'obus filant comme une peau acnéique d'adolescent vers les tréfonds d'un pays que nos miliciens surnomment avec un mélange de déférence et d'ironie, le Mordor.

Un essaim de corbeaux s'envole dans un croassement morbide devant notre irruption silencieuse. En Irak, il m'est arrivé de débouler sur un campement de barbus alors que ces derniers préparaient tranquillement leur dîner au milieu de nulle part, entre deux villages fantômes et des palmiers noircis par des flammes suintant l'essence.

Rapidement, le quad est devenu une sorte de fureur invisible pour les djihadistes qui ont dû miner leur bivouac pour gagner en tranquillité. Mais devant l'instabilité de la ligne de front, ils se sont retrouvés victimes de leur propre système de défense. Aujourd'hui, la mise à prix de tout quad détruit vient d'atteindre les 10 000 dollars.

Alors que mon véhicule s'élance dans les airs depuis le sommet d'un talus, je repère des zones de terre plus fraîchement battues sur le sentier devant moi et je réalise que mon atterrissage risque de me coûter la vie. Des mines antipersonnel jonchent le sol. Elles n'y étaient pas la semaine dernière.

Les deux roues avant du quad rebondissent et je pense être miraculeusement sorti d'affaire. Mais les miracles n'existent pas sur cette planète et encore moins dans cet enfer. L'explosion projette l'arrière de mon quad en l'air comme un vulgaire bidon d'huile et une vague de chaleur insupportable enveloppe mes jambes jusqu'à la taille. Alors que je flotte au-dessus du sentier, je distingue une machine à laver défoncée qui gît sous un amas de sacs poubelles éventrés et je réalise que je vais peut-être mourir dans une décharge. Pays de merde.

...

Je me réveille dans une léthargie que je n'ai jamais connue même après la déflagration d'une IED en Irak qui m'avait valu un coma de trois jours. Je perçois des voix autour de moi et je ressens vaguement des mains me palpant le corps. Ma vue est trouble et le fait de garder mes paupières ouvertes me demande un effort surhumain.

Je reconnais l'Ukrainien mais avec un accent russe bien distinct. Ce sont des pro-russes qui me soulèvent et m'envoient valser dans un pick-up. Je ne ressens rien au contact de la tôle froide et rouillée du camion. Je suis épuisé et je me doute que j'ai dû perdre un paquet de sang. Je préfère ne pas lutter et réserver mes forces pour plus tard.

...

Les flammes... Elles s'échappent comme des canalisations de gaz en feu crachées par ces balafres qui recouvrent l'autoroute et dont le bitume fond jusqu'à former un magma dégoulinant sur des hameaux pris au piège...

Je suis cerné sur le toit brûlant de ce taxi Mercedes et je compte les secondes qu'il me reste avant d'être moi-même fondu dans cette bouillie de pierre et de sable. Plus loin, plus haut, des gens m'observent sur le sommet d'une colline...

Je devine à leurs accoutrements que ce sont les habitants de ce village... Un village comme tant d'autres, comme ceux que j'ai épiés à l'Est et comme ceux qui hantent mes rêves depuis un an.

Une lave noire et fumante investit l'habitable, noyant les sièges de cuir sous une couche ardente et rendant ma posture intenable. Les semelles de mes Rangers se liquéfient jusqu'à s'étirer mollement tel un chewing-gum qu'on aurait foulé sur Santa Monica en plein mois d'août.

Les villageois se mettent à m'adresser des gestes de la main, puis, à m'interpeller en russe. Pendant quelques secondes, je me crois sauvé et j'anticipe mon salut par les airs. Mais ce que j'ai pris pour des encouragements ne sont que des insultes. Je distingue leurs bras d'honneur en guise de salut. Cette fois, je réalise que même s'il m'est impossible de comprendre comment j'en suis arrivé là, je sais néanmoins pourquoi.

Il y a un prix à payer et le mien vient demander son solde. La plante de mes pieds entame une fusion volcanique avec le matelas de lave qui déborde des fenêtres de la

carcasse automobile. La douleur dépasse l'entendement et atteint un tel paroxysme qu'elle m'ôte toute envie de hurler. Je fonds comme une brique de beurre sur un chauffage et sous les acclamations de mon public. Etrangement, je ne ressens aucune haine à leur rencontre. J'ai pêché, big time.

...

Je sens comme un matelas sous mon corps. Un drap recouvre mes attributs. Mais n'est-ce pas plutôt un linceul ? Je n'ouvre pas les yeux malgré cette lumière diaphane qui rôde autour de moi. Je crains de tomber sur quatre planches en bois maladroitement clouées.

Ces rêves, je les enquille depuis combien de temps ? J'ai le sentiment qu'ils s'améliorent artistiquement. Ils sont plus longs et les déclinaisons de mes mises à mort plus abouties. Par moment, mon cœur, ou ce qu'il en reste, s'emballe et je crains de subir à l'infini ces cauchemars. Plus d'une fois, j'ai été convaincu d'avoir atteint les rives de l'enfer sans passage au purgatoire. Mon cas ne méritait pas réflexion.

Je me rendors.

...

J'ai toujours aimé nager, surtout depuis que cette douleur lancinante à l'épaule me chatouille le nerf dorsal. Un vestige d'une chute après une cuite mémorable. Mon premier trou noir. L'ironie voulait que ma blessure la plus douloureuse et mon coma le plus profond n'eurent rien à voir avec mes activités guerrières.

Mais si l'eau apaise mes élancements, elle n'en reste pas moins menaçante. Comme tout ce que je gravis ou que je foule. On s'amuse de moi dans des environnements multiples comme avec une araignée prisonnière à qui l'ont ferait miroiter une libération possible avant de rabattre le verre qui l'enferme.

Je distingue le rivage mais plus je m'en rapproche et plus il semble m'échapper. Je me félicite de ne plus voir d'attroupements m'encourageant à me noyer. Je me retourne pour entamer une nage papillon et j'admire ce ciel dégagé de toutes ces trainées blanches que laissent les avions dans leur sillage. Ici, l'avion a été définitivement abandonné ou n'a jamais vu le jour.

A mesure que mon corps se détend, je me surprends à imaginer un enfer supportable. Une fois les supplices endurés, les autorités de ce cloaque autoriseraient leurs nouveaux membres à évoluer dans des cercles moins infernaux. Du moins, c'est l'espoir que je cultive.

Je remarque deux lunes autour d'une planète gigantesque. Des nappes de gaz s'échappent de l'astre principal sur des kilomètres. Des centaines de kilomètres ? Il m'est impossible d'affiner mon jugement dans ma position. L'eau est de plus en plus visqueuse et colle comme un sirop. Elle impose à mon corps des mouvements plus amples et plus fatigants.

Je me retourne sur le ventre et je me lance dans un crawl de la dernière chance. Je suis convaincu d'avoir atteint la limite de cet océan sirupeux et surtout la limite de mes forces. Alors que je m'attends à fouler un fond marin sablonneux, mes pieds frétilent dans le vide. Je cède à la panique.

Au loin, le rivage n'a pas bougé. Je comprends enfin que même l'absence de mes victimes, encourageant ma mort prochaine comme dans mes rêves précédents, n'est pas synonyme de salut.

Je suis épuisé. Sans doute plus par tous ces espoirs trahis que par les efforts déployés pour m'extirper de cet enfer. Cette fois c'en est trop et j'abandonne mon corps à un destin maritime ultime. Je stoppe tous mouvements et j'attends de couler à la verticale comme une ancre. Mais la viscosité de l'eau semble porter mon corps à l'instar d'un matelas pneumatique sur une mer de sel.

J'enrage et je maudis les divertissements de ces esprits délirants qui me baladent depuis un temps indéfini. Je plonge la tête dans la soupe huileuse en guise de mer en tablant sur une asphyxie rapide. La sensation est intenable même pour quelqu'un cherchant à en finir. L'eau s'infiltré par tous mes pores et présente un goût d'huile usagé qui me fait vomir sous l'eau. Une première.

Soudain, incapable de subir un tel outrage plus longtemps, je décide de reporter à plus tard ma disparition. Mais je n'ai pas à mettre en pratique ma décision. Une force invisible me tire la tête hors de l'eau...

...

J'ai le sentiment de sortir d'une apnée prolongée. Redressé et tendu comme un arc, j'inspire une brassée d'oxygène.

Doucement, tout va bien.

La voix est douce et la main qui tapote mon dos aussi. Je distingue un crucifix contre le mur décrépi qui me fait face. Dans une pénombre vaguement éclairée par une bougie, la statuette semble me féliciter d'être de retour parmi les vivants.

Alors que je m'éponge le front baigné de sueur, je remarque une intraveineuse plantée dans mon avant-bras et reliée à un sachet de plastique tacheté de croûtes rougeâtres et remplie d'un liquide dont je suis bien incapable d'identifier la couleur. Je ne sens plus mes jambes.

Prenez votre temps... Respirez profondément.

Elle ne doit pas avoir plus de 27 ans. Ses cheveux noirs mi- longs sont ramassés sous un chignon visiblement agencé en quelques secondes entre son café du matin et sa toilette. Son visage navigue entre la pénombre et la lueur de la bougie mais je saisis furtivement ses traits aux pommettes saillantes et au nez légèrement retroussé. Elle mérite que l'on s'attarde sur son minois mais elle disparaît déjà dans l'obscurité en reculant derrière le voile lumineux de la bougie.

Où... Où... Suis...

J'aimerais articuler une phrase complète mais ma gorge est aussi sèche qu'une domino's pizza réchauffée au micro-ondes.

Vous êtes entre de bonnes mains, Joshua.

Elle me tend un verre d'eau glacée que je m'empresse de vider d'une seule traite. Au contact de ma gorge, je suis pris d'une subite irritation qui m'oblige à recracher le liquide sous la forme d'un geyser.

Doucement... Laissez votre organisme reprendre ses marques... me suggère-t-elle.

Je ne résiste pas à l'envie de me rendormir.

Je suis Serena...

Ce sont les dernières paroles que je capte avant de laisser un voile noir recouvrir mon esprit. Je m'endors sans crainte. Je sais que j'en ai fini avec mes cauchemars.

...

L'eau... La mer encore et toujours. Je ne la crains plus. Elle ne m'étreint plus de son manteau aqueux et m'apparaît même attrayante de mon nouveau point de vue. Allongé sur le sable d'une plage qui s'étend jusqu'à un horizon infini, je laisse les vaguelettes s'échouer contre mes pieds.

Un double soleil étale ses rayons contre ma peau hâlée et un sable blanc réchauffe mes jambes avec douceur. Je n'entends rien si ce n'est les cris heureux d'oiseaux invisibles, perchés sur les sommets des cocotiers qui bordent mes arrières.

Il y a néanmoins ce son lourd et régulier que je n'arrive pas à situer. Il semble si loin et si proche comme si un indigène frappait son tam-tam de cuir toutes les 30 secondes contre mon ventre. L'expérience, dérangement et intrusive, m'incite à porter ma main contre ma poitrine.

Mon cœur n'est plus. Une vague de chaleur coule dans mes veines et je cherche naïvement de l'aide autour de moi. Suis-je mort finalement ? Suis-je donc au paradis ?

Un nouveau battement surgit des tréfonds de mon thorax. Isolé, il n'est pas plus rassurant qu'une bouffée d'oxygène d'un noyé entre deux vagues.

Joshua ?

Cette douce voix chantante ne m'est pas inconnue.

Joshua ?

Je n'ai qu'à fermer les yeux et les rouvrir. C'est ce que me dicte mon cerveau. Je m'exécute.

...

La lueur de la bougie n'est plus. C'est elle que je remarque en premier avec sa cire écrasée à la racine comme un volcan venant de dégorger sa lave. Elle s'épanche sur une petite table de bois et mériterait de prendre sa retraite au plus vite.

Une luminosité exsangue s'étale sans conviction contre les deux fenêtres aux carreaux dégueulasses dans ce qui ressemble à un dortoir abandonné. Je distingue vaguement un brouillard diffus et un ciel gris plomb au-dehors. La jeune inconnue m'éponge le front avec un kleenex avant de m'aider à me redresser. Ma tête effleure sa poitrine et je renifle un relent de sueur que la tonalité fruitée de son eau de toilette a bien du mal à juguler.

Vos jambes... Commence-t-elle.

Je ne marcherai plus, c'est ça ?

Non, vous êtes dans les mains des meilleurs spécialistes en mobilité... m'assure-t-elle en soulevant mon drap.

Une couche de chair calcinée recouvre mes deux jambes tandis que la pointe de l'os du tibia gauche dépasse d'un conglomérat de boue.

Oui, cela à l'air impressionnant mais mon mélange devrait faire effet dès ce soir. Vous avez froid ?

Je maugrée un non inintelligible alors que mon corps se met à trembler. Elle saisit une couverture à mes pieds et la déplie autour de mes épaules avant de m'en recouvrir le corps.

Là... Il ne fait pas chaud ici alors autant vous y habituer.

Je serre les dents pour maîtriser ma tremblote qui devient gênante. La jeune infirmière me quitte un instant pour répondre au rôle d'un patient allongé sur un lit. Je découvre alors une dizaine de matelas grossièrement posés sur des cadres d'acier et des ressorts rouillés. D'obscur silhouettes somnolent, ronflent et gémissent tout en dégageant la seule source de chaleur de la pièce.

Elle rapproche du malade la potence sur roulettes au sommet de laquelle pend une poche plastique orangeâtre et remonte sa couverture. Sa main caresse brièvement le front du patient avant de revenir vers moi. Elle me tend une tasse de thé fumante.

Je suis Serena. Vous êtes à la clinique...

Elle se mordille la lèvre inférieure nerveusement. Moi, je suis vivant et cela me suffit, ici ou ailleurs. Je sirote mon thé vert en profitant de chaque rasade. Mon regard se perd par de-là les carreaux de la vitre, qui, depuis, ont été grossièrement lavés.

Toute tentative de se souvenir se brise contre un vide silencieux. C'est une étrange sensation que celle de rembobiner ses souvenirs et de constater que la cassette se bloque inmanquablement au même stade.

Quand nous sommes ?

Je sens bien que ma question est grammaticalement digne d'un enfant en plein apprentissage de la lecture mais je m'en fous. Je veux des réponses.

Cela fait plus d'un mois que vous avez été blessé. Vous avez passé plusieurs mois aux mains des rebelles. Ils ont monnayé votre libération. C'est le professeur qui vous a sauvé en risquant sa vie dans le camp des rebelles.

Quels rebelles ? je poursuis.

Elle reprend la tasse de mes mains, puis, prétend examiner le sachet de l'intraveineuse qui m'alimente depuis mon réveil.

C'est un établissement supervisé par les militaires ici. Ils vous expliqueront la situation bien mieux que moi.

Joshua...

Je prononce ce nom sans qu'il ne m'évoque quoique ce soit.

On a pris l'habitude de vous appeler Josh, tente-t-elle.

A boire...

L'un des individus allongés vient de s'inviter dans notre conversation. Ses jambes sont pendues à des filins et forment une équerre à 45 degrés avec son buste. Serena se retourne brusquement et trotte vers ce troisième lit sur ma droite. Elle observe un instant l'inconnu maugréant, et se décide à saisir une carafe et un verre sur une table adossée au mur de la porte d'entrée.

L'homme avale son verre d'une traite et en redemande. Serena lui verse un demi-verre avant de s'extirper de la pièce comme une voleuse.

J'en ai assez de jouer les patients en convalescence et j'offre à mes jambes leur premier exercice de ma journée. J'attrape mes béquilles et je me mets en marche. Bizarrement je ne ressens aucune forme de douleur. Le plancher de bois est aussi froid qu'une patinoire. Je poursuis néanmoins mon chemin vers le lit du rescapé en prenant soin d'éviter les échardes qui jalonnent ma route.

Une pancarte branlante gît sur les barreaux de son lit, pendue par un fil d'acier improbable. Je lis 'Paul'. Je fais le tour du dortoir du regard et je lis successivement les pancartes branlantes contre les armatures des lits... Matthew, Mark, Luke, Peter...

Et je les vois s'éveiller les uns après les autres, mollement et péniblement, en s'extirpant d'un invisible cocon de soie. Leurs bras s'étirent, déchirant cette membrane qui n'est pas là, et entament des mouvements de remise en forme comme si leur probable passé militaire leur dictait ces premiers gestes sportifs.

Chacun présente une blessure aux pieds ou aux jambes plus ou moins impressionnante. Immobile au milieu du dortoir, j'ai le sentiment que ma seule présence a déclenché ce réveil simultané. Je les toise tel un gourou avant son discours de bienvenue aux nouveaux adeptes d'une secte sans le sou. La source de lumière, plus intense depuis le dégratage des vitres, traverse les carreaux de la fenêtre dans mon dos et vient s'étaler contre moi, me projetant ainsi dans un halo de feu inattendu.

Ces hommes aux membres fatigués sont d'anciens types des forces spéciales. Je reconnais le tatouage de l'albatros surmontant un éclair que l'escouade Crazy Bear des Deltas force arbore sur l'avant-bras. Sous leur peau flasque et blanchie par un sommeil de troglodyte, je distingue leurs muscles passant d'un état végétatif à celui de spasmes nerveux.

L'un des hommes me reconnaît et me salue militairement. Je lui retourne le salut. Je ne sais pas où et quand nous avons pu nous croiser. Au bout de la pièce, l'un d'eux s'est déjà levé et entreprend de s'avancer vers moi en trainant la plante des pieds. Je voudrais le prévenir du risque qu'il encoure à glisser sur des planches de bois nervurées mais il est déjà trop tard.

C'est Andrew, notre responsable des transports, qui semble être tombé sur le Christ lui-même. Avec sa touffe rebelle de cheveux blancs sur le sommet de son crâne et sa panse au nombril boursouflé qui dépasse de son tee-shirt, Andrew est toujours le même.

Commandant ? Commandant...

Il se laisse tomber contre moi, ses bras fragiles autour de ma taille, sa tête contre mon cœur et son intraveineuse mobile lâchant des grincements à chaque tour de roue.

Je vous croyais mort, murmure-t-il d'une voix étouffée.

Je le croyais aussi, je lui réponds comme pour m'en convaincre moi-même.

La porte d'entrée s'ouvre brusquement et envoie valser à nos pieds un poster jauni de la croix rouge. Un grand type efflanqué d'une cinquantaine d'années s'impose dans notre enclos, une tenue militaire de camouflage de taille XL vissée au corps et une cravache nerveusement balancée contre sa cuisse droite. C'est un faux maigre bénéficiant d'une musculature saillante sous son tee-shirt vert olive. Sa casquette de combat affiche un étrange éclair entre deux étoiles argentées sur son fronton.

Il s'avance au milieu de la travée en jetant des regards plus ou moins insistants sur les patients qui hésitent sur le salut à lui accorder. C'est le colonel qui prend les devants et tend sa main à Paul.

Comment on se sent, soldat ?

Vivant... répond-il aussitôt.

Ah ! C'est tout ce que je voulais entendre, soldat.

Le voilà devant moi, nos regards parfaitement parallèles, et me soufflant son parfum fortement marqué par une consommation excessive de cigares cubains.

Et vous ? On vous croyait mort.

Je l'ai cru aussi, colonel, je me surprends à répéter.

Il acquiesce et d'un regard circulaire repère un des hommes du groupe toujours assoupi et enroulé dans une couette à la crasse omniprésente. Il s'approche de celui que sa pancarte présente sous le nom de Jude.

Debout, soldat.

L'ordre est bref mais son autorité est indéniable. La respiration de chacun de nous semble flotter dans l'attente d'une autorisation lui permettant de reprendre son rythme.

Soldat, debout. Je ne le répéterai pas.

Mais le corps de Jude reste désespérément figé dans une posture curieuse où son menton semble converser avec son épaule. Le colonel se retourne vers Paul et Peter en leur intimant l'ordre de le retrouver près du lit. Les deux hommes s'exécutent. Le colonel soulève un pan de la couette avec sa cravache comme s'il craignait une possible contagion.

Cet homme a trop dormi pour faire un bon soldat. Aidez-le !

Paul et Peter échangent un regard avant de saisir chacun les chevilles de l'infortuné. Son corps glisse dans un premier temps sans pour autant le sortir de sa torpeur. Mais de mon point de vue, j'avise un événement qui est en passe de me statufier. La chair

du pied de Jude s'arrache par lambeaux jusqu'à offrir le spectacle répugnant d'un os blanchi autour duquel s'enroulent des tissus nerveux rouge sang.

Paul est le premier à réagir et lâche sa prise avant de reculer. Peter, de son côté, insiste et sa dernière traction assène un coup fatal au membre estropié de notre camarade. La scène devient alors improbable. Peter s'immobilise avec, dans sa main droite, une patte dégageant une odeur pestilentielle. Simon ne peut s'empêcher de hoqueter, puis, de rire nerveusement.

Le colonel sort de sa torpeur et frappe la main de Peter qui lâche aussitôt son butin.

Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? Je surprends le colonel murmurer.

Il attrape Peter par le col de sa blouse et le tire comme un vulgaire sac poubelle vers un coin du dortoir. Deux militaires restés en arrière prennent le relai et déchargent le colonel de son fardeau. Ce dernier balance le moignon ensanglanté sous le sommier d'un coup de pied.

Bien, cet homme s'est réveillé du pied gauche, ah ! assure le colonel.

Il pose sa main osseuse sur l'épaule d'Andrew qui, malgré l'incident, n'a pas levé son regard et continue à me scruter avec insistance.

Messieurs, vous êtes tous des miraculés. Vous, vous et vous, poursuit-il en pointant son index successivement sur Phil, Barth et un certain Matt.

Comment comptez-vous remercier l'agence ? Je vous le demande à nouveau, comment comptez-vous remercier l'agence ?

Il n'y a plus que le vent cognant contre les carreaux qui se fait entendre. Je crains un instant que l'absence de réaction de mes compagnons d'infortune ne se paye au prix fort. Les deux militaires pourraient nous liquider d'un seul balayage de leur M4. Mais le colonel change d'expression, dictée par le rebond nerveux de sa cravache contre sa cuisse. Un sourire un peu trop large pour ne pas être suspect se dessine sous ses pommettes et ses pattes d'oies.

Je vais vous le dire. Rien, vous ne devez rien à l'agence, soldats. Vous avez déjà servi votre patrie brillamment...

Il reprend sa marche entre les lits.

C'est nous qui sommes heureux de vous revoir sur vos deux jambes. Enfin, presque...

Il s'arrête un moment devant la couche de l'unijambiste. Le sang s'égoutte modestement sur le plancher mais c'est bien sa cicatrisation immédiate qui me laisse sans voix.

Soudain, Jude maugrée et se redresse. Avec ses cheveux mi- longs ébouriffés et son tatouage d'hyène sur l'omoplate, je le soupçonne de ne pas avoir plus d'un quart de siècle.

Nous l'observons tous dans un silence religieux s'élever de sa paille en appui sur ses deux bras, le torse en U comme un chat en plein étirement. Il remarque l'aiguille plantée dans son avant-bras bleui par une succession de tatouages marins, et comprend qu'il n'est plus dans son sac de couchage de l'armée.

Serena déboule dans la pièce et mesure l'enjeu d'un seul regard. Elle se précipite vers le lit de Jude et entreprend de recouvrir la plaie béante d'un bandage qu'elle extrait de son panier d'osier en guise de sacoche médicale. Jude n'a pas le temps de réaliser l'étendue de sa blessure que déjà les mains expertes de Serena ont recouvert l'appendice de sa jambe.

Elle tire le drap pour lui cacher la vue de son moignon et divertit son attention en lui prodiguant aussitôt des cachets qu'elle extrait de la poche centrale de sa blouse.

Voilà, voilà... murmure-t-elle à l'oreille de Jude.

Elle accompagne de ses deux mains la nuque de Jude et l'étend avec autant de précaution que si elle maniait une momie fraîchement découverte. Jude ferme boutique, clôt ses stores pour inventaire et s'endort immédiatement. Serena l'observe un instant avec le soulagement du travail accompli et une lueur étrange dans le regard, comme si elle couvait de ses yeux son propre enfant.

Des explosions au loin obligent le colonel à nous quitter. Je crois distinguer des obus de mortier à moins d'un kilomètre. Comment suis-je capable de reconnaître ce calibre, cela reste une question sans réponse. Sans doute de vieux réflexes rampant hors du camp de rétention dont le nom s'affiche au fronton d'une grille d'entrée abandonnée sous les lettres SOUVENIRS.

...

Jour 2

Des soldats ont amené ce matin des poches de liquide orangeâtre pour recharger les déambulateurs et Serena a passé une bonne heure à piquer nos avant-bras.

L'effet a été immédiat. Les hommes ont gueulé les uns après les autres et plusieurs ont voulu se débarrasser de leurs cordons. Mais les deux soldats dans la pièce ont immédiatement pointé leurs canons et seule l'arrivée du colonel a permis d'éviter un massacre. Ces militaires n'ont toujours aucune idée de ce à quoi ils ont échappé. Nous les aurions massacrés avant qu'il n'aient pressé leurs gâchettes.

Soldats, vous n'êtes pas habitués à prendre des ordres mais à en donner. Je le conçois parfaitement. Mais dans ces murs, les ordres c'est moi... a lâché le colonel devant une assemblée qui ne bronchait pas.

Colonel, on respecte l'autorité ici, mais comprenez que ce truc nous fait l'effet d'une colonne de fourmis qui se baladerait sous notre peau...

Et puis on est où bordel ? Quel est le nom de cet hôpital ?

Ce liquide orange, c'est de la pisse de lama ?

Le colonel a entendu les inquiétudes successives de Peter, Matt et Simon sans sourciller. Il a alors extrait un énorme cigare de la poche de sa veste et s'est mis à le renifler.

Camarades, vous êtes sans doute dans l'endroit le plus protégé au monde. Et vous bénéficiez du meilleur traitement...

Il a ouvert d'un geste brusque l'une des trois fenêtres et s'est allumé son cigare. Dehors, la cime d'une immense forêt s'étendait à l'infini. Une démesure inquiétante

affermie par la noirceur du feuillage et des volutes de fumées inconnues s'élevant dans le ciel.

Il s'est passé pas mal de choses depuis vos blessures respectives. L'humanité s'est plongée elle-même dans un chaos permanent...

D'un geste de la tête, il a invité Serena à quitter le dortoir.

Bien, à quoi bon attendre plus longtemps, a poursuivi le colonel en tirant d'énormes bouffées de tabac qu'il renvoyait tant bien que mal au-dehors.

Le programme Z.O.M ou Zone of Mobility est financé par le contribuable américain depuis 5 ans. Officiellement depuis 5 ans mais son origine remonte à... un certain temps. Il consiste à rendre nos troupes d'élites beaucoup plus mobiles. Le professeur Hitachi a mis au point un plasma aux propriétés surprenantes et vous constatez déjà ses effets...

Paul et Simon se sont levés, menaçants.

Tout ça c'est bien gentil, mais avant de servir de cobaye j'aurais aimé appeler mon avocat, a rétorqué Paul.

Qui est derrière ? NSA ? Pentagone ? a poursuivi Simon.

DARPA.

Darpa quoi ? a demandé Peter de son lit.

Defence Advanced Research Program Agency, j'ai enchaîné en rejoignant le colonel.

Des types derrière des bureaux à Washington ont décidé de faire de nous des cobayes, n'est-ce pas, colonel ?

Je récolte un nuage de fumée derrière lequel se dessine un regard aussi perçant qu'un obus flèche.

C'est cela, officier. Mais, comprenez bien, on ne peut pas prendre le risque de laisser nos robots courir plus vite que nous...

On se jauge un instant, puis, je me retourne vers les hommes en affichant un sourire destiné à désamorcer la situation.

Et bien, je préfère être un cobaye vivant qu'un soldat mort, j'assume.

Je croise le regard de Paul jusqu'à ce qu'il se décide à baisser le sien.

Ecoutez, colonel. Si la question est de savoir si nous sommes heureux d'être encore en vie, la réponse s'impose d'elle-même... s'essaye Jim dans son pyjama blanc au milieu de la travée de lits.

Tant que Serena me réveille, je n'ai rien à dire, balance Peter.

Et soudain, la tension s'estompe. Des blagues fusent alors que colonel encastre son cigare dans un coin de sa bouche et m'entraîne à l'écart.

Josh, vous savez leur parler. Ils vous écoutent... Mais je ne leur ai pas tout dit...

Nous quittons le dortoir pour longer le préau. Je marche avec une seule béquille et je n'ai pas trop de mal à garder le rythme bien que je soupçonne le colonel de volontairement se hâter. Le froid me saisit mais le colonel s'en soucie comme d'une guigne et redresse le col en fourrure de son blouson d'aviateur.

La clinique a été dressée dans un trou paumé d'Asie centrale pour éviter que les enculeurs de mouche de l'Otan ou de Washington viennent pointer leur nez. Mais on n'avait pas prévu que la situation se dégrade aussi vite...

Nous grimpons l'un des deux escaliers de pierre en colimaçon pour atteindre le parapet de la façade sud. Des volutes de brouillard d'un blanc laiteux s'étirent entre les sommets des pins dont les cimes sont noircies par cette foutue pluie noire qui tombe sans interruption.

Des hurlements de loups embrasent le silence spectral de la forêt. Je grelotte sous les brises cisailantes d'un vent polaire. Je maudis intérieurement le colonel d'ignorer mon état. Il pointe son regard vers l'horizon tout en mâchonnant la queue de son cigare comme une vulgaire chique.

Je hais ce coin. Vous savez ce que c'est pour un gars de Palo Alto de se retrouver dans un bled pareil ? Vous êtes du Texas, soldat ?

Dallas... Je crois, je tente entre deux claquements de dents.

Votre femme est au courant ?

Sa question me laisse sans voix. C'est à lui de me dire ça.

Vous voulez que je me renseigne ?

J'acquiesce de la tête. Ma femme, je n'arrive même plus à mettre un visage dessus. Quand à mon fils, impossible de me souvenir de son âge. Les effets secondaires de ma blessure, paraît-il.

On en a pour quelques jours. Une semaine tout au plus. L'ennemi pilonne nos avant-postes et ils n'ont pas l'intention de laisser échapper le professeur...

Qui sont nos ennemis, colonel ?

Il crache une chique violette au-dessus du parapet et à destination d'un ennemi invisible.

J'aimerais bien vous le dire, soldat. Mais les temps ont changé. Je ne suis qu'une relique sur ce nouveau champ de bataille...

Il se tourne vers moi et je découvre un homme fatigué, usé par une lutte qui le transcende.

Tout ce qui dépasse les frontières de notre grand pays est devenu un ennemi mortel. On veut votre peau parce que vous êtes né là-bas. On veut votre vie parce que vous êtes devenus une menace aux yeux de nos ennemis.

Ils comptent nous rapatrier comment ?

Dès que les Chinook peuvent décoller de la base de Karish. Mais avec cette putain de purée de pois, c'est pas gagné. L'agence pourrait bouger son cul...

Le colonel retrouve son regard aiguisé. Plus bas, un chat trotte le long de la muraille en illuminant de son estomac un cercle de plusieurs mètres de diamètre. Un vrai lampion sur pattes. Le colonel dégaine son vieux colt Remington 1890 et vise le chat.

On ferait un malheur avec ce concept chez Ikea...

Il tire et blesse l'animal qui miaule à la mort. Le colonel se retourne et siffle deux soldats qui s'empresent de sortir de l'enceinte pour récupérer la pauvre bête.

Le professeur paye bien pour ces bestioles. Et cela va directement dans la caisse des orphelins de l'armée pour répondre à votre question.

Il m'observe blêmir et se décide à me passer son blouson.

Co... Colonel... L'agence... C'est... C'est quoi ?

L'agence ? Des ronds de cuir en costumes ! Et à nœuds pap ! Ah !

Je m'attarde une dernière fois sur le visage du colonel que je n'avais jamais pu côtoyer d'aussi prêt.

Ses rides et ses cicatrices s'entrecroisent comme autant de tranchées qu'il aurait creusées au fil des ans. Sa barbe, mélange complexe de poils noirs et blancs, se jaunit par endroit sous l'effet de la nicotine. Son nez, dont l'arête a visiblement dû subir de nombreux coups lors de permissions arrosées ou de combats clandestins, n'en reste pas moins pointé vers un horizon qui s'est sans doute toujours dérobé à lui.

Le colonel a tout vu, tout vécu, tout subi et aurait échangé sans discuter son déguisement de Patton sans médailles pour un petit bout de plage sur une côte mexicaine. Mais l'agence a sans doute besoin de types comme lui pour gérer le sale boulot et surtout fermer sa gueule.

Le colonel se retourne vers moi et son sourire s'est évanoui. Son expression reflète l'intégralité de ses combats passés, ses rides les tranchées dans lesquelles il avait rampé et ses paupières à demi fermées l'épuisement d'un homme arrivé au bout d'une vie.

Josh, combien sont-ils dans le dortoir ?

12, avec moi, je rétorque sans réfléchir.

Ce ne sont pas des salopards, conclut-il avec de nouveaux une malice dans le regard.

Non, colonel, ils me sont fidèles.

Ils vous respectent et sont prêt à vous suivre n'importe où...

Le colonel appose sa main sur mon épaule.

Vous êtes presque revenu d'entre les morts, Josh. Vos jambes avaient tellement pissé le sang que vous pesiez moins lourd que ma mère après son cancer de l'estomac...

Une vraie résurrection en somme, colonel.

Exactamento, ah !

...

Jour 3

Jude est prostré sur son lit depuis qu'il a découvert son amputation grossière. Il ne nous adresse pas la parole et les autres ont abandonné l'idée de le distraire. Matt et Peter ont lancé un poker avec Paul et Simon et un jeu de cartes défraîchies généreusement offert par le colonel.

Il a assisté à la première partie comme pour s'assurer que tous nos souvenirs n'étaient pas perdus. Entre le brassage expert des cartes par Peter et les relances de Simon, le colonel a vite compris que les règles du poker sévissaient encore dans nos esprits embrumés. Il s'est retiré sans un mot mais satisfait.

Vince somnole sur son lit, ses deux bras derrière la nuque, et la couverture du livre *the Road* de Cormac McCarthy en équilibre sur son estomac. Deux jambes d'acier lui recouvrent les cuisses et les tibias. Il rétracte ses jambes métalliques dont les vis et boulons geignent et crissent devant l'effort. Son exercice d'étirements terminé, Vince laisse retomber ses jambes, satisfait.

Je m'avance vers Jude en attrapant au passage la bouteille d'eau en verre sur la table centrale.

Je me plante devant lui sans que ce dernier ne daigne m'adresser un quelconque regard. Je m'assieds au bout de son lit et je soulève son drap. Mon geste l'extrait de sa torpeur. Il pourrait me tuer si ses yeux étaient chargés mais ils ne sont que désespérément impuissants.

Avant qu'il ne s'ébatte ou n'entreprenne une résistance stérile, je mouille abondamment ma serviette d'eau et je nettoie les croûtes de sang accumulées sous le dernier pansement.

Derrière moi, je sais que la partie de poker s'est interrompu et que tous les regards se dressent vers moi. Mais je n'en ai cure. Jude, quoiqu'il puisse penser, fait partie intégrante du groupe et mérite toute notre attention.

Une fois que j'ai lavé ses chevilles et son pied, je renouvelle le pansement en puisant dans la réserve de compresses laissée par Serena. Je rabats le drap et je ne m'attarde pas plus longtemps. L'ampoule rouge au-dessus de la porte nous signale une annonce à venir pour ceux dont les tympans ont été endommagés lors des combats.

Sur un écran digital poussiéreux, des lettres blanches virevoltent comme sur un panneau d'affichage d'aéroport des années 70. Elles forment enfin l'annonce suivante.

Joshua, visite médicale...

Jour 4

Je m'arrête dans le préau, sous le parapet, alors que mon groupe de fidèles poursuit notre promenade sur quelques mètres avant de se rendre compte de mon absence. Peter, Andrew et Jack se retournent vers moi. Ils sont ceux qui ouvrent la marche. Ce sont aussi avec eux que je me confie le plus.

J'ai abandonné ma béquille ce matin sans regret.

Ma garde rapprochée se compose de Jim, Philip, Barth et Tom. Ce sont des écouteurs. Ils n'interviennent pas durant nos échanges avec le premier groupe. Ils assurent ma sécurité en repoussant les traîne-pattes qui s'approcheraient de trop près.

Les autres, nous les surnommons les traîne-pattes. Ils sont plus nombreux que nous et étaient là avant nous. Ils sont regroupés dans la grange avec un confort digne d'une étable. Du foin fait office de literie et leurs déjections sont nettoyées au karcher.

Ils ont tous subi une blessure aux jambes, majoritairement due à une mine antipersonnel. Le sérum miracle du professeur leur a été perfusé directement en dessous de la taille. Mais le résultat apparaît pour le moins mitigé. Le professeur n'avait pas encore trouvé la formule miracle. En conséquence, ils boitent et le professeur semble s'être désintéressé de leur cas.

Matt, Jack, Todd, Simon et Jude ferment la marche. Ils s'assurent que mes arrières ne soient pas aussi soumis à la pression des traîne-pattes. Jude est toujours le dernier avec sa jambe qu'il traîne derrière lui. Serena a enrobé son moignon d'un drap découpé avec soin et noué autour d'une boîte de conserve en guise de pied.

Le professeur Hitachi lui a promis un nouveau pied avant la fin de la semaine mais Jude entretient une colère diffuse que rien ne semble pouvoir calmer, pas même les blagues de Matt.

Ma pause crée un embouteillage et une grande confusion. On ne s'arrête pas dans le préau. On doit marcher sans cesse et toujours dans le sens des aiguilles d'une montre. Les soldats qui patrouillent sur le parapet se sont eux aussi arrêtés, perplexes.

Les traîne-pattes, regroupés au centre du préau, ont stoppé leurs errements entre les plates-bandes du potager. Comme d'habitude, quelques capucins s'agitent autour du groupe pour repousser ceux qui empièteraient sur les pousses de légumes mais la dynamique d'ensemble est brisée.

Les capucins longent les murs de l'abbaye sans nous adresser la parole. Ils sont chez eux ici. Leur capuche en toile de jute recouvre leur visage et leur tunique dissimule mal leur corps décharné.

Mes gars et moi on ne se mélange pas avec les traînes-pattes. On n'a pas le même rythme dans la cour durant nos promenades. Les traîne-pattes forment une masse compacte se mouvant aussi vite qu'un bébé découvrant que ses petites pattes potelées ne servent pas qu'à battre inutilement l'air. Dans leur démarche hésitante et bancale, ils dégagent des effluves d'égout dont les canalisations auraient été rattachées aux chiottes de King Kong.

Josh ?

La voix de Jim se perd dans les limbes de mon esprit. Je viens juste de découvrir mon rôle dans ce bordel. Je suis le mécanisme, le moteur de cette montre à ressorts qui nous entraîne chaque jour dans cette ronde sans fin.

Les meuglements des vaches en attente de la traite débutent leur lamento dans les environs et le cuistot ouvre ses fenêtres. Aussitôt, un fumet puissant viole notre territoire et enflamme illico les papilles des traîne-pattes.

Comanche, notre cuistot, n'aime pas la viande. Mais il la prépare et la sert comme personne. Grillée au charbon ou tournée à la broche, épicée, saucée, relevée, peu importe, elle nous rend fous. Chaque midi, les traîne-pattes salivent dès 11 heures avant de frétiler aux alentours de midi.

Une demi-heure plus tard, il est impossible de les garder plus longtemps dans le préau et les portes du réfectoire sont ouvertes par Serena. Elle s'écarte, fébrile, devant les traîne-pattes qui s'élancent tel un troupeau de taureaux dans l'arène.

Mon groupe suit en ordre. Nous longeons la cuisine du cuistot, accoudé contre le rebord de ses fenêtres. Sa cicatrice capte une fois de plus mon regard. Elle prend racine sur sa tempe gauche et traverse son visage de part en part jusqu'à sa mâchoire. Comanche prétend s'être battu toute une nuit contre un ours géant affamé qui l'aurait coincé dans une poche rocheuse aussi étroite que son four.

L'Indien pesait 145 kilos il y a cinq ans. Il était cantinier sur la base aérienne de Kalar en Afghanistan. Il bouffait plus de deux kilos de viande chaque jour. Que ce soit celle qu'il préparait ou celle du Burger King de la base. Un jour, il s'est fait enlevé par une tribu qui l'a relâché le soir même quand le chef comprit qu'il ne survivrait pas sans sa dose de viande. L'Indien s'est retrouvé en pleine forêt du Nuristan, errant comme une baudruche géante au gré du vent.

C'est en descendant une colline sur le cul qu'un ours l'a repéré.

Comanche est resté prostré 3 jours en lapant la roche humide pour épancher sa soif. L'ours l'avait reniflé et enregistré dans son cerveau bestial tel un missile que rien ne viendrait détourner de sa cible. Toutes les deux heures, il envoyait sa patte griffue dans l'excavation comme pour arracher un mollusque de sa coquille.

Les crochets de l'animal frôlaient l'indien et lacéraient son corps affaibli. Le troisième jour, Comanche a décidé qu'il préférerait mourir avec les honneurs plutôt que de faim. Il s'est glissé hors de son caveau et a piqué le sprint de sa vie. Mais l'ours avait labouré la terre tout autour du rocher de telle manière que la fuite de l'Indien soit stoppée nette dans son élan. Et c'est bien ce qui s'est passé.

Comanche s'est foulé le pied et s'est vu contraint de faire face avec un rondin de bois. L'ours lui a d'abord bouffé l'entre-jambe à terre avant de l'envoyer valser sur plusieurs mètres. La chance a enfin tourné une fois que l'Indien a atterri sous une ruche en pleine activité. Le rondin a décliné un arc de cercle et a envoyé la ruche en pleine face de l'ours.

Tu vois, l'ours est foutrement intelligent. Autant que l'éléphant. Mais il a un point faible... m'a confié un soir l'Indien.

... Il est gourmand. Quelque chose de si puissant qu'il en vient à oublier le danger pour apaiser cet appel du ventre. Et cette masse de poils de 3 mètres de haut s'est laissée piquer par des centaines d'abeilles pour profiter du miel avec sa langue. Regarde-les ces traîne-pattes. Ils plongeraient leurs gueules dans ma bassine jusqu'à s'étouffer si on ne les contrôlait pas.

Comanche est végétarien maintenant. Il a refusé les soins esthétiques du professeur Hitachi mais il a accepté ce job pour ne pas céder à ses anciennes pulsions. Cuisiner la viande en telle quantité doit l'écoeurer chaque jour un peu plus et combattre efficacement son addiction passée.

Cuistot, ton rumsteak était trop saignant hier, je lui lâche en passant devant lui.

Pénurie de gaz, soldat. Va falloir t'y habituer, m'a-t-il asséné avec une ironie logée dans ses pupilles.

A l'intérieur du réfectoire, deux traîne-pattes dont Babar, le plus massif d'entre eux, sont enlacés dans une danse funèbre. C'est la première fois que je les vois s'affronter et le spectacle est aussi surprenant que décevant. Chacun d'eux semble incapable de l'emporter et la lutte devient un mauvais combat de catch dont les combattants auraient été shootés aux somnifères.

Les gardes n'interviennent pas encore, pas mécontents de pouvoir parier leur solde de la journée. L'instant semble flotter hors du temps et les prises inamovibles des traîne-pattes n'aident pas à fluidifier la scène. Babar paraît vouloir conclure et approche sa gueule de la gorge de sa victime. Même à plus de dix mètres j'arrive à distinguer sa bave dégouliner contre son menton.

Assez !

Le colonel vient de surgir sur l'estrade des capucins. Sa cravache balaye le vide et arrache à l'air des gémissements déchirants. Babar relève la tête lentement, déçu d'être privé d'une victoire à portée de bras.

Vous vous croyez où ?

Le colonel saute de l'estrade avec ses bottes de cuir marron glacé dont les plis leur confèrent une superbe patine. En trois enjambées, il circule entre les tables dont les occupants suivent son approche et le rythme de sa cravache avec anxiété.

C'est donc ça votre reconnaissance ? Vous battre pour manger ? Quelle honte... L'agence vous a tant donné et voilà votre retour. Pathétique.

Le colonel glisse le bout de sa cravache sous le menton de Babar et le force à relever la tête.

C'est la famine dehors. Remercie le ciel d'avoir une assiette remplie chaque jour...

Babar grogne en guise d'acquiescement et rejoint son banc d'un pas raide. Je mène ma troupe à notre table qui trône face à l'estrade. Une fois assis, les capucins daignent investir les lieux en file indienne, leurs voix monocordes s'échappant de leurs capuches baissées dans une ode à une divinité obscure.

Ils prennent place derrière leur propre table, sous une peinture de l'abbaye qui cache maladroitement la marque d'un ancien crucifix. La toile exerce une fascination sur moi et accapare mon regard pendant les repas. J'ai souvent l'impression de découvrir de nouveaux détails, un peu comme si l'artiste poursuivait son œuvre une fois la nuit tombée.

Il y a ainsi un nouveau départ de feu à l'ouest de l'abbaye dégageant une fumée épaisse, carbonneux, dont je respire presque l'acidité. Sur le parapet je crois distinguer un capucin sonnant la cloche de la tourelle. Mais la cloche est fêlée depuis des années et, une fois que j'ai fermé les yeux pour les rouvrir à nouveau, le religieux n'apparaît plus sur la fresque.

Comanche pousse son chariot dans le réfectoire sous les hourras des traîne-pattes tandis que Serena distribue les seaux d'eau sur chaque table avec les deux cachets blancs obligatoires. Moi non plus je ne résiste pas au pouvoir d'attraction du chariot et

des effluves incroyables qui s'en échappent. Matt et Peter me sourient. Un sourire fraternel mais surtout un sourire d'impatience.

Je suis peut-être le leader reconnu de ce groupe mais je ne suis pas supérieur aux traîne-pattes dans ce réfectoire. Moi aussi, je pourrais me battre et tuer pour conserver ma place et mon écuelle. Nous sommes servis prioritairement sous le regard envieux de la piétaille. Le sourire de Matt se fige dans une expression comique quand l'Indien lui balance un beau morceau dégoulinant de sauce au vin. Il a la plus grosse part et il le sait. La distribution de la barbaque c'est un peu comme une loterie où chacun attend le numéro gagnant dans une immense marmite bouillante et aujourd'hui Matt a touché le gros lot.

Le colonel s'impose devant notre tablée, bien en appui sur ses jambes arquées, les mains derrière le dos avec la cravache dressée.

Messieurs, avant d'entamer le magnifique repas que nous a préparé Comanche, souriez !

Le colonel sort un appareil photo Kodak Ektra 100 de la poche arrière de sa culotte de cheval et nous immortalise sur sa pellicule. Je m'interroge sur l'âge de ce jouet mais le colonel referme déjà le clapet et frappe ses deux mains pour faire reprendre le service.

Quelle belle scène ! s'exclame le colonel en prenant les capucins à partie. Ces derniers restent impassibles, refusant même de relever leur capuche d'un pouce. Leurs têtes remuent à l'unisson dans un mouvement continu vertical au rythme de leur prière. Le colonel lance son bras dans un geste de dépit et quitte notre assemblée d'un pas martial.

Bon appétit mes amis, ah !

Mes compadres dégainent leurs cuillères en bois et les plongent dans leur bouillon de viande dès que le colonel disparaît du réfectoire. A cet instant ce n'est plus que succions, mâchonnements, déglutitions et renvois pour 3 minutes.

Les cuillères se reposent dans un mouvement de coordination parfaite et les premiers traîne-pattes se redressent avec une violence atténuée dans le regard. La viande se répand dans nos veines comme un élixir de jouvence.

Ma troupe attend que je me lève pour quitter notre tablée et investir la salle de rééducation par une porte dérobée. Les sourires sont épanouis et les organismes apaisés, prêts à offrir le meilleur d'une endurance déjà digne de compétiteurs de triathlons.

Jack entame une roue élégante pour pénétrer dans le gymnase tandis que Simon préfère initier une série de saltos arrière. Nos blessures de guerre aux jambes ne sont plus qu'un mauvais souvenir pour la plupart d'entre nous. Guérir de tels traumatismes en aussi peu de temps aurait dû nous alerter mais ici, dans cet environnement, nous prenons pour acquise notre guérison.

A l'entrée, un garçon nous distribue des masques d'Halloween sales et dont certains sont tachés de sang. Je saisis le visage de Frankenstein que le gosse me tend. Ce gamin, je l'ai vu plusieurs fois donner un coup de main à Serena et décharger les cageots de légumes. Il a la même tête que les locaux qui creusent inlassablement des tranchées autour de l'abbaye. Et d'après moi, ce sont des Afghans.

Comment t'appelles-tu ? Je tente dans un dialecte pachtoune approximatif.

Le gosse hausse les épaules et ouvre sa bouche comme s'il avalait un œuf d'autruche. Sa dentition est en voie de balkanisation mais c'est surtout l'absence de sa langue qui rend l'édifice buccal aussi attrayant qu'une bouche d'égout encombrée de reflux.

Je préfère en rester là et je me dirige vers notre assemblée chapeauté par le colonel.

Aujourd'hui, nous testons une nouvelle activité ludique. Vos nouveaux pouvoirs vont inspirer la peur. Êtes-vous capable de poursuivre votre mission devant un état de panique ? Portez vos casques !

On s'exécute machinalement. Les ordres du colonel sont devenus parole d'évangile et nous sommes bien incapables d'imaginer nous opposer à ses décisions. Simon arbore un masque de Ronald Reagan au sourire carnassier et Peter celui d'un mort-vivant aux yeux exorbités. J'enfile le mien.

Dans le fond de la salle, des Afghans sont rassemblés, hommes, femmes et enfants sans distinction d'âge. On ne distingue pas leurs visages avec cette pénombre. La vue par les orifices des masques est aussi claire qu'un trou de serrure.

Maintenant !

Le colonel vient de tirer en l'air avec son colt et des morceaux de ciment tombent à ses pieds. Nous nous élançons sans trop savoir dans quel but. Nous traversons les tatamis en quelques enjambées. Peter saute au-dessus du cheval d'arçon en poussant des cris étranges tandis que Simon entame sa course contre le mur gauche du gymnase, rattrapant son retard en se mouvant latéralement telle une araignée.

Devant nous, le groupe de la dizaine de figurants s'atomise aux quatre coins du gymnase mais avec avec une franche propension à fuir vers les fenêtres du fond de l'enceinte. Leur panique nous inspire et rend soudain le jeu beaucoup plus excitant. Je me surprends à hurler en me jetant sur un gosse tellement terrifié qu'il se plaque au sol et rampe sous un tatami.

J'aperçois Simon coinçant un vieux barbu contre les rampes d'haltères. Le pauvre type s'écroule sur ses genoux tremblants et joint ses mains en signe de soumission. Simon lui hurle à la figure et le vieillard s'effondre, la main sur le cœur, et un arrêt cardiaque en guise de conclusion. Simon recule, désorienté, cherche le colonel du regard...

Je saisis le tatami et je l'envoie valser d'un mouvement d'épaule. Le gosse me montre son postérieur dans une position de prière improbable. Je lui décoche un coup de pied au cul qui l'envoie valser deux mètres plus loin.

Messieurs, temps mort ! s'écrie le colonel.

Autour de moi, c'est le chaos le plus total. Une femme s'est réfugiée sur des anneaux, la pointe de ses pieds en équilibre instable et une expression affolée à l'idée que Matt puisse l'extraire de son périmètre de sécurité. J'en ai assez et je retire ce masque ridicule.

Bravo messieurs. Il n'y a pas de victoire sans terreur. L'ennemi doit vous craindre. Une fois qu'il vous craint, la moitié du travail est fait.

Dehors, une série d'explosions ponctuent la conclusion du colonel. Cette fois, elles semblent se rapprocher dangereusement de notre enceinte. Combien de temps avant que l'ennemi ne lance ses forces à l'assaut de cette forteresse de carton-pâte ?

...

Je me réveille adossé contre un des piliers soutenant le parapet du préau. La lune est haute et les loups moins bruyants. Il doit être 3 heures du matin en ce jour du... Quel jour, quelle année ? J'ai bien repéré un calendrier dans le bureau du colonel mais ne subsistaient que les femmes en tenue légère alors que les dates avaient été toutes effacées au stabilo noir.

Colonel, j'ai besoin de savoir...

Savoir quoi, soldat ?

Le colonel n'avait pas décollé ses yeux de son comic book tandis que les mouvements nerveux de mon pied trahissaient mon impatience. J'étais assis sur un vieux siège d'un Spitfire anglais de la Seconde Guerre mondiale dont le cuir épais et craquelé profitait visiblement d'une patine régulière de son propriétaire. Comme chaque jour, le colonel s'enquêrait de mon état général tout en paraissant de plus en plus anxieux devant la progression de l'ennemi.

La date d'aujourd'hui, colonel. Vous m'aviez dit que j'avais un fils. J'aimerais ne pas louer son anniversaire.

Le colonel a refermé sa BD en soupirant. Il a pris son temps en ouvrant sa grosse boîte de cigares cubains. Ses doigts calleux ont effleuré les feuilles de tabac roulées qui se présentaient sous la forme d'ogives sur lesquelles en lieu et place de la traditionnelle bague il avait inscrit, *Pershing*. Un hommage aux missiles nucléaires américains qui avaient permis de mettre les Soviets à genoux en Europe m'avait-il appris.

Il m'a observé de son regard d'aigle et le bout de son appendice nasal s'est bloqué face à moi tel un pic rocheux aux faces inviolables. Il a dégainé son briquet zippo en argent et son cigare a aussitôt enfumé la pièce jusqu'à exiger le port d'un masque à gaz. Mais cela je ne l'ai pas requis et j'ai vaguement soufflé sur les côtés pour évacuer le nuage opaque.

Nous sommes le 13 février. Le 13 février de l'an 1... a-t-il soufflé avec autorité.

...

Je m'étire et je conclus que j'ai dû dormir deux heures à tout casser. Le colonel m'a dit avoir eu des nouvelles de ma femme mais il était pressé et je n'en sais pas plus. De nouvelles images me sont apparues me permettant d'identifier son visage. Des bribes de scènes passées au pays, dans notre jardin derrière ce pavillon à Dallas, dans l'enceinte d'une piscine municipale en plein été...

Mon fils jouait et plongeait à l'autre bout du bassin mais j'avais perdu sa trace avec tout ce monde. Le dallage brûlant rendait la marche aussi périlleuse qu'un numéro d'équilibriste. Je l'entendais qui m'appelait. Sa voix était délicate, portée par des cordes vocales quasi vierges.

Je me faufilais entre les essaims de gosses braillant et bousculant tout sur leurs passages. Je leur aurais bien mis quelques tartes mais le lieu ne s'y prêtait guère.

Mon fils se faisait insistant et le ton de sa voix montait dans les aigus. Je m'inquiétais et j'accélérais le pas.

Derrière lui, je distinguais un gosse le dépassant d'une demi-tête et traînant 15 bons kilos de trop autour de sa carcasse. Il poussait mon fils mais sans arriver à le faire chuter par-dessus bord. Je voulais hurler, attraper ce butor par le bras et l'envoyer valser dans le bassin mais ma voix se perdait dans les cris et les rires de la foule.

Je faisais des signes de la main à mon fils et je tentais de l'appeler. Mais j'ai réalisé alors que je ne connaissais pas son prénom.

...

Je me réveille en sursaut dans la cour, adossé contre la roue d'un camion de l'armée. Nous dormons de moins en moins et sans que cela n'affecte notre santé. J'aime ce moment de nuit profonde où les minutes semblent s'étirer jusqu'à figer le temps. A cet instant, je me sens vraiment chez moi ici, incapable d'imaginer d'avoir à fuir devant un ennemi invisible mais terriblement présent. Une chose est sûre, je ne partirai pas sans combattre.

Serena apparaît dans mon champ de vision comme sortie de nulle part. Si je ne la connaissais pas je la prendrais pour saoule. Son pas est hésitant et son regard absent. Son chemisier est déchiré et son sein gauche pointe à moitié. Je la rejoins en trois mouvements et je lui attrape le bras.

Serena...

Elle tourne son visage vers moi sans me reconnaître. Je décèle une balafre sur sa joue et un œil qui vire à l'œdème. Un filet de sang s'écoule comme une rigole de son front.

Qui t'a fait ça ?

Elle secoue sa tête, refusant de me répondre et s'extrait de ma prise d'un mouvement d'épaule. Le colonel surgit du parapet avec une torche électrique et deux soldats à sa suite. Il rattrape Serena avant que je puisse reprendre mon interrogatoire. Nous voilà tous les deux à l'entourer comme deux prétendants déjà éconduits.

Vous êtes encore allées là-bas ? Hein ? Combien de fois faudra-t-il vous mettre en garde nom de dieu ?

Le colonel secoue violemment le bras de Serena et je n'aime pas ça. Il serait déjà à terre s'il n'était pas le colonel. Un des soldats lui tend un kleenex et le colonel tapote la joue de Serena.

Allez voir le professeur...

Il soulève son menton afin que leurs regards se croisent.

Serena, malgré toute l'estime que je portais à votre père, je ne peux plus protéger vos escapades. Vous saisissez ?

Il affirme sa prise sur le menton de Serena. Ces derniers mots ne sont pas encore des menaces. Serena poursuit sa route vers l'officine du Jap' sans un mot.

Où est-elle allée, colonel ?

Dehors. Elle connaissait un homme là-bas. Je l'avais pourtant prévenue que l'ennemi n'a aucun respect pour nous mais elle n'a rien voulu entendre...

Je m'apprête à la suivre mais le colonel me rattrape par le col et me projette contre la citerne d'eau. Je suis surpris par sa force et sa clé de bras.

Tu imagines quoi, soldat ? Nous faire une crise de jalousie ? Tu penses pas que j'ai assez d'emmerdes comme ça ?

Il relâche sa pression et recule de deux pas, soudain craintif et conscient de ma probable réaction.

De toute façon, tu les verras assez tôt. L'ennemi est à nos portes. Deux jours tout au plus.

C'est la première fois que je vois le colonel me tourner le dos, les épaules voûtées et le pas hésitant. Des rafales d'armes lourdes, sans doute du calibre 32, crépitent derrière moi, à moins de 300 mètres.

...

Midi.

Le réfectoire est plein.

La marmite qui trône sur le chariot de l'Indien chavire sans sombrer sous l'effet combiné de son poids et d'une roue tordue. Les traînes-pattes mettent leur grognement en sourdine quand l'Indien manque de renverser son ragout sur la tête d'un des leurs. La menace passée, ils reprennent leurs rôles crescendos.

Aujourd'hui, la viande est bouillie. L'Indien a beau s'enorgueillir de cuisiner aussi bien du porc que du bœuf ou de l'agneau, j'ai le sentiment de manger chaque jour la même chose. Mais les subtilités carnivores du Comanche me laissent de marbre. Je n'ai besoin que de satisfaire mes envies quotidiennes à heures fixes comme un vulgaire chien.

Je pressens que cette appétence pour les protéines est l'une des conséquences de notre changement. Il faut du carburant pour alimenter nos nouveaux muscles. Je suis leur progression chaque matin devant le miroir ébréché de la salle de bain. Ils sont affûtés, découpés comme ceux d'un culturiste après sa prise de stéroïdes.

Nos passages à la salle de musculation ne peuvent être responsables à eux seuls de cette transformation. Nos stéroïdes à nous nous ont été transfusés en masse sous intraveineuse le premier jour.

Je repère Serena qui vient prêter main forte à l'Indien. Elle ne cherche pas à capter mon regard comme elle l'a toujours fait depuis mon arrivée. Elle préfère baisser la tête pour cacher sa blessure sous un châle. Je suis contrarié.

Elle ramasse brutalement les assiettes à notre table jusqu'à risquer sa vie en saisissant celle de Peter qui s'apprêtait à lustrer, comme à son habitude, son écuelle avec sa mie de pain.

Serena grimace de douleur quand Peter agrippe son poignet et la contraint à reposer l'assiette. Cette fille mérite tout mon respect. Je connais Peter et sa force qui n'est pas loin d'égaliser la mienne. Elle doit souffrir affreusement.

Peter...

Je ne prends pas la peine de joindre le regard à la parole. Je sais qu'il vient déjà de lâcher prise. De l'autre côté du réfectoire, Mâchoire cassée, le leader d'un groupe de traîne-pattes, se dirige vers l'estrade tandis que les capucins se redressent simultanément dans un mouvement de stupeur.

Vous ! grommelle Mâchoire Cassée.

Les frères se figent dans une même posture de crainte tandis que la salle plonge dans un silence inattendu. Mâchoire cassée pointe son index de lépreux vers les frêles figures encapuchonnées.

Pourquoi on a... moins de viande qu'avant ?

Il lutte avec le désespoir de celui qui pressent qu'il n'aura jamais une deuxième occasion de s'exprimer. Du coin de l'œil, je repère les hommes du colonel qui investissent le réfectoire par l'arrière.

Et le pain, pourquoi plus ?

Les traîne-pattes opèrent un arc de cercle intuitif empêchant toute fuite des capucins. Ces derniers tournent sur eux même comme des toupies affolées, incapables d'entonner un de leurs chants mystérieux pour les sauver de ce guêpier.

Soldat, ça suffit.

Le colonel traverse la foule de traîne-pattes en usant de sa cravache comme un aventurier traçant sa route dans la jungle colombienne. Il grimpe sur l'estrade et nous fait face avec cette assurance naturelle dont il nous gratifie depuis notre réveil. Mais je ne lui en veux pas. Il m'a sauvé la vie après tout.

Soldats, je comprends votre énervement. Vous avez faim. Nous avons faim...

Il fait quelques pas vers Mâchoire cassée.

Vous croyez que nous sommes mieux lotis ? Moi aussi je suis comme vous. C'est mon estomac qui me réveille. Vous vous imaginez quoi ? C'est l'enfer la bas... Mâchoire cassée, tu me déçois.

Mâchoire cassée baisse la tête comme s'il venait d'être surpris la main dans le pot de confiture.

C'est Goliath mon nom maintenant, murmure-t-il.

Le colonel pointe sa cravache vers les fenêtres du réfectoire.

Vous étiez tous condamnés à marcher avec des jambes en titane ou à végéter dans un hôpital militaire dans un état qu'un comateux aurait refusé.

Je croise son regard et je baisse les yeux. Sa voix devient grave, profonde, enflammée, convoyant des concepts qu'il n'avait pas daignés nous faire partager jusqu'à présent.

Alors, je vous le demande, quelle est votre justice ? Nous menacer ou nous remercier ?

Les traîne-pattes semblent victimes d'une onde cérébrale perturbant leur rares neurones échappant encore à leur état végétatif. Ils s'immobilisent, lancent des coups d'œil à Goliath qui apparaît aussi pris au dépourvu qu'eux.

Le colonel se retourne vers Serena.

Donnez ma part à cet homme...

Il pointe sa cravache vers Goliath sans le regarder et d'un signe du menton encourage les frères à quitter les lieux. L'affaire en reste là.

...

Alors que la nuit tombe sur une fin d'après-midi glaciale, j'observe une dizaine de traîne-pattes s'attarder sur un des murs de pierre de la façade sud de l'abbaye. Ils rebouchent les trous en se passant des pavés avant d'appliquer un ciment sous la surveillance discrète d'un capucin.

Voilà au moins une réponse à mes questions. Les frères hébergent ces rats de laboratoire en échange de travaux de ravalement.

Josh, tu devrais voir ça...

Paul et Peter m'ont rejoint et m'invitent à les suivre sur le parapet côté ouest. Nous grimpons les marches en quelques enjambées, puis Paul et Peter se penchent au-dessus du contrefort. Je les imite et je découvre un camion expulsant un nuage de gaz noir de son pot d'échappement cheminé et à l'arrêt devant trois hommes pointant leur torches électriques sur sa bâche.

Des corps sous sacs plastiques noirs sont déchargés du fourgon et entassés sur une charrette. En l'espace de quelques minutes, les cadavres sont poussés à l'intérieur de l'enceinte de l'abbaye et le camion fait demi-tour péniblement en manquant de s'encastrer dans un arbre.

Ça dure depuis notre arrivée... tente Peter entre deux crises de toux.

Moi-même, je tente d'épargner ma voix depuis ce matin. J'acquiesce en guise de réponse.

Visiblement, les expériences du Jap' n'ont aucunes... limites, conclut Paul en crachant une glaire foutrement épaisse.

Notre attention est alors sollicitée vers l'autre versant de l'abbaye, devant la porte d'entrée. Un Humvee vient de piler et klaxonne. Je reconnais la cravache du colonel qui s'agite par la vitre avant. La lourde porte d'entrée de l'abbaye s'écarte et son bois vermoulu geint.

De notre hauteur, nous ne distinguons pas la cour de l'abbaye où s'agitent mollement les traîne-pattes. Mais ce que nous repérons c'est un des leurs se précipitant vers la sortie dans un exercice improbable de vitesse. Ses jambes, raides comme des cure-dents, opèrent un mouvement de ciseau rendant sa démarche aussi gracieuse que celle d'un blessé avec deux jambes dans le plâtre concourant à un marathon.

Deux soldats s'interposent sous la porte d'entrée. Leurs matraques télescopiques électriques s'abattent sèchement sur les épaules que leur présente le traîne-pattes qui fonce tête baissée. Les éclairs violacés qui s'échappent des triques sont impressionnants mais aussi efficaces qu'un taser sur un boxeur poids lourd sous amphétamines. Le traîne-pattes dégage le terrain en envoyant valser les deux militaires d'un coup de paluche.

Nous nous penchons à nouveau au-dessus du parapet pour suivre la progression lente et chaotique du traîne-pattes vers le Humvee. Le colonel surgit de l'habitacle et se plante devant la trajectoire du fuyard, ses deux rangiers solidement plantés dans la terre humide.

Soldat, demi-tour.

L'infortuné traînard n'a sans doute même pas entendu l'injonction de colonel, trop occupé à lancer des râles où se mêlent souffrance et violence. Deux balles de 7,45 viennent clore la scène en abattant le traîne-pattes devant les phares du Humvee. Le colonel termine le job en tirant une dernière fois dans la nuque de sa victime.

Les soldats de l'entrée accourent enfin pour tirer le traîne-pattes vers la cour de l'abbaye comme un vulgaire sac poubelle. Le colonel les suit en échangeant avec le Jap' venu à sa rencontre. Nous ne percevons que quelques rires qui s'évanouissent dans la nuit tandis que les deux hommes disparaissent sous notre parapet.

...

Réfectoire

Ce midi, les détonations que nous percevions occasionnellement dans la journée s'imposent à nous dans leur fracas le plus terrible. Chacune de nos bouchées est accompagnée d'une déflagration sourde dont pâtit notre orgie. Les tables et les bancs vibrent à l'unisson tandis que le sifflement d'un obus de mortier semble terminer sa course pile au-dessus de nos têtes. Trois traîne-pattes se vautrent sous leur table avant d'être conspués par leurs congénères. Le pilonnage s'atténue avant de s'éteindre totalement. Le silence entrecoupé des bruits de gorge des traîne-pattes reprend sa place comme à chaque fois.

Ma viande est toujours aussi peu cuite, presque crue. J'ai eu un haut le cœur lorsque j'ai englouti le premier morceau de foie de veau au cœur rouge pivoine. Mais cette inexorable faim a repris le dessus et je n'ai plus rien trouvé à redire à ce bout de viande qu'un chien aurait reniflé avant de faire volte-face.

...

Professeur, qu'est ce qui nous rend aussi vorace ?

J'ai interrogé le Jap' la veille alors qu'il traversait la cour, un chat sauvage dans les bras.

Votre plasma est très consommateur d'énergie. Vous dormez moins, vous courez plus vite, pas besoin d'être prix Nobel de médecine pour comprendre que votre organisme réclame sa part de protéines...

Le chat a miaulé d'angoisse et le Jap' s'est empressé de disparaître dans son labo.

...

La viande semble se dissoudre intégralement dans mon estomac. Mes évacuations anales deviennent aussi rares que les couchers de soleil ici. Ce que je prenais pour de la constipation passagère apparaît n'être qu'une nouvelle étape de ma métamorphose.

Depuis l'escapade du traîne-pattes et son exécution par le colonel, la présence des militaires se fait moins discrète. Les soldats encadrent toutes nos sorties dans la cour aussi bien que nos déjeuners. J'observe le plus proche d'entre eux dont les yeux dessinent un arc de cercle en scrutant chacun d'entre nous à ma table.

Sa casquette noire recouvre partiellement son visage et mes quelques tentatives pour capter son regard se révèlent vite inutiles. Sa combinaison noire remonte pour la première fois jusqu'au menton sous la forme d'un col roulé zippé. Est-ce le froid de plus en plus tenace qui leur impose de se protéger ainsi ?

Alors que l'Indien revient avec son chariot, les frères se lèvent à l'unisson sur l'estrade. J'imagine d'abord que c'est Comanche qui bénéficie de cet élan soudain. Mais l'Indien est lui-même surpris et s'immobilise avec une écuelle de traîne-pattes à la main. Derrière lui, le professeur fait sa première apparition dans le réfectoire.

Le Jap' est emmitouflé dans un pardessus dont le col fourré lui masque la moitié de son visage bouffi. Des effluves d'air froid surgissent de ses naseaux. Ses bottes molletonnées laissent des traînées maronnâtres suspectes derrière lui.

Mes amis, mes amis...

Le voilà qui grimpe agilement sur l'estrade, s'incline devant la confrérie et se retourne en élevant ses bras comme pour nous étreindre.

Mes amis, je suis fier de vous. Comanche, une nouvelle ration ! ordonne-t-il à l'Indien qui s'empresse de rebrousser chemin en maugréant.

Le Jap' rapproche ses petites mains joufflues et les accolent l'une à l'autre dans un signe de prière. Son sourire s'étire jusqu'à le défigurer à la manière d'un clown inquiétant.

Nous approchons du but et de votre sortie... Je vois des visages qui me découvrent pour la première fois...

Il saute et retrouve le plancher des vaches, face à notre tablée, le menton à peine plus haut que nos fronts.

Comme vous, je reviens de loin...

Les néons grésillant cloués maladroitement contre les parois du réfectoire s'éteignent les uns après les autres, certains se rallumant sans conviction avant de fermer pour de bon. Les traînes-pattes grognent et leurs pieds martèlent leur impatience contre le plancher de la cantine.

Un halo de lumière blanche nous surprend en survolant nos têtes avant de s'écraser contre le mur dans le dos des capucins. Les râles des traînes-pattes laissent la place à quelques murmures d'étonnement mêlé d'admiration face à la diffusion d'images tremblotantes tournées en super 16.

Vous avez tous voyagé avant votre accident. Mais êtes-vous allés au Japon ? C'est là-bas que j'ai étudié les effets de la radioactivité sur l'organisme...

Le film, victime de soubresauts, tente de nous présenter un paysage lunaire autour d'une centrale. Il y a des types en combinaison plastique auscultant le sol terreux et soulevant avec excitation des vers de terre qu'ils s'empressent d'enfourner dans des bocalux.

Pardonnez mon inexpérience audiovisuelle. Les caméras numériques sont rapidement hors service alors que le celluloïd semble parfaitement supporter des taux radioactifs très supérieurs à la moyenne. Encore un mystère de la science...

La caméra zoome fébrilement vers la centrale.

Fukuyama, la belle et insolente... Regardez !

La caméra pénètre dans une grotte de détritux alors qu'une lampe torche dévoile un matelas croupi et une table branlante montée avec des boîtes de conserve en guise de pieds.

Mon chez-moi... 4 ans de ma vie...

Le Jap' balaye une larme sur sa joue vérolée.

Pour connaître l'ennemi, il faut devenir l'ennemi. Je suis devenu radioactif, affirme-t-il avec gravité.

Les traînes-pattes, bien que je les soupçonne d'être sous tranquillisants toute la journée, reculent vivement en entraînant leur banc dans leur retraite. Le Jap' lève ses deux mains dans un signe d'apaisement.

Messieurs, restons calmes. J'ai été malade, en effet. Mais je suis guéri. Je me suis guéri...

Le film grésille, se fige, pour enfin reprendre sur le même paysage lunaire encerclant la centrale. Un soleil printanier tente de chauffer cette terre stérile par-delà une couche nuageuse grisâtre et radioactive.

Sur la pellicule, le Jap' se rapproche péniblement de l'édifice de béton, traversant un champ d'ordures au milieu duquel des rigoles d'eau croupie charrient des rats crevés. Il repère une marguerite flétrie et la cueille en émettant une exclamation étouffée par son casque de scaphandrier.

Le becquerel en main, le Jap' s'approche enfin de l'enceinte de la centrale et affole l'aiguille de son détecteur. Ce son aigu, insupportable, oblige les traînes-pattes à se protéger les oreilles. Certains bousculent leurs voisins et grognent à la mort.

Le film enchaine les scènes et le Jap' réapparaît dans l'enceinte même de la centrale. Il passe devant un long miroir crasseux au sein de l'ancien vestiaire des ouvriers. Dans un concert de cris alarmants, le miroir reflète le Jap' sans combinaison et sans casque, le visage rougi comme s'il sortait d'un micro-onde.

Mes amis, il n'y aucune raison de perdre votre sang-froid. Ceci remonte à plusieurs années et je suis devant vous ce soir, en parfaite santé...

Les décibels des traînes-pattes baissent d'un ton mais j'assiste éberlué à leur transe qui les fait errer entre les tables et buter les uns contre les autres telle une foule ivre en roue libre.

Nous échangeons un regard d'incompréhension avec Peter et Matt, puis, exaspéré, je me lève et je saute sur notre table.

Assez !

La plupart des traîne-pattes s'immobilisent et seuls trois d'entre eux continuent à virevolter comme des papillons sous les phares d'une voiture.

Vous ne voulez pas connaître ce qui circule dans vos veines ? Vous vous ne voulez pas savoir ce que vous êtes devenus ?

Je suis surpris par la portée de ma voix. Eraillée, douloureuse, certes, mais suffisamment puissante pour calmer les derniers traînes-pattes. Ma silhouette se détache sur les murs dans le faisceau du projecteur, telle une immense ombre noire difforme.

Moi, je veux des réponses. Et le plus tôt le mieux.

Sur cette conclusion, je reprends ma place sur le banc auprès de mes fidèles compagnons. Le Jap' garde ses mains jointes dans une posture de moine bouddhiste tout en m'adressant un sourire qui se veut sans doute complice mais qui me laisse de marbre.

Oui, nous sommes là pour apprendre ensemble, guérir ensemble, muter ensemble... poursuit-il de sa voix mielleuse.

Le Jap' rabat sa capuche fourrée et dézippe la fermeture éclair de la pelure emmitouflant son petit corps grassouillet. La lumière blafarde du projecteur s'étale contre sa silhouette et impose une vision sordide à l'assistance. Je découvre, bouche bée, une poitrine boursouflée d'où émergent trois tétons. Sur son bas-ventre, des limaces semblent se repaître sur son abdomen tandis que le visage d'un enfant-singe force la peau déjà tendue de son ventre dans une grimace tétanisante.

Les traînes-pattes, pourtant habitués à toutes sortes de dégénérescences quotidiennes, reculent comme un seul homme. Leurs gémissements montent en puissance et nous reculons avec ma tablée devant l'inconnu et l'innommable.

Les yeux du Jap' se révulsent et son corps est pris d'un tremblement croissant. Ses mains s'élèvent au-dessus de son visage purulent et décrivent un arc de cercle avant d'entourer la petite tête moulant la peau de son ventre. Le bébé singe ou ce qui s'en rapproche se met à bouger et à modeler son visage selon les aspérités de la peau.

Mes amis, nous sommes tous issus du même ventre, celui de l'abandon et du rejet... entonne le professeur.

La voix est grave, décuplée par un écho sordide et dont l'origine semble s'extraire du fin fond des entrailles du Jap'. Le timbre de sa voix est celui d'un gamin de la province du Penjhab.

Les radiations en liberté sont une menace et j'en suis la victime. J'étouffe là dessous... déclare l'enfant singe.

La bouche irradiée du bébé s'écarte comme s'il tentait d'avalier un œuf. Du coin de l'œil je repère Paul saisir son couteau à viande tandis que Simon et Peter gardent leurs poings fermés. Je comprends leurs gestes mais je reste convaincu que nous

sommes juste spectateurs de la conclusion de notre histoire à la clinique et que notre intégrité physique est sauve.

D'un geste du menton j'impose à Paul la relâche de son arme. Le Jap' reprend la parole tout en caressant le crâne de l'enfant sous son ventre.

... Mais une fois maîtrisé, le rayonnement invisible dévoile son pouvoir de guérison absolu. Vous en êtes la preuve... Vous étiez grièvement blessés et vous voilà capables de courir, de sauter, de frapper plus vite, plus haut et plus fort !

Les militaires de garde ont leurs M4 pointés sur nous. Que craignent-ils ? Notre révolte face à ces révélations ? Nous sommes vivants et c'est tout ce qui compte.

... La radiation s'étend sur toute la planète mais vous êtes immunisés. Remerciez l'agence, remerciez le ciel, car vous êtes de la race des survivants et rien ne peut vous arrêter dans un monde qui se meurt...

Les yeux du Jap' se retournent dans leur orbites et le professeur revient parmi nous. Il se rhabille prestement comme s'il réalisait enfin le spectacle qu'il venait de nous offrir.

Avant de vous quitter, je voudrais remercier ceux sans qui rien n'aurait été possible... Les frères de l'Allégorie...

Sa main tendue vers la table des capucins est une invitation qui reste ignorée. Leurs capuches sont comme des puits sans fonds dressés vers un horizon invisible. Le Jap', gêné, quitte le réfectoire. D'un coup de menton j'intime à Simon de sortir par la porte donnant sur l'arrière-cour.

Rassemble les gars, je lui demande avant de suivre le Jap' et sa garde rapprochée.

...

Professeur...

Il s'immobilise et se retourne vers moi alors que les premiers flocons de la saison flottent autour de nous.

Joshua...

J'effleure deux militaires avant de me retrouver devant le Jap'.

Professeur, qu'avez-vous fait de nous ? Mes hommes ont le droit de savoir.

Il acquiesce et s'apprête à me répondre quand le rotor d'un hélico noir vient briser le silence de la scène. Les pales de l'appareil stoppent leurs rotations et se rétractent pour permettre à l'engin de se poser au milieu de la cour. Deux mini réacteurs s'inclinent à la verticale, évacuant des nuages de poussière dans notre direction tandis que deux hommes sautent à terre en se couvrant le visage de leur sac à dos en cuir.

La pleine lune éclaire l'hélico avec suffisamment d'intensité pour que je puisse y lire les initiales de DARPA sur son nez.

Deux inconnus en costume cravate sautent de l'hélico, vont à l'encontre du Jap' pour se donner l'accolade comme pour célébrer les retrouvailles d'une bande de copains trop longtemps séparés. Le premier des inconnus présente une coupe de cheveux drus en brosse gris acier. Le second a plus de mal à cavalier avec sa canne. Avec leurs

costumes bien coupés et leurs sacs Targus, ils ressemblent à un père et son fils en route pour une présentation devant des investisseurs.

Alors que les moteurs de l'hélico s'immobilisent, un pilonnage reprend à l'extérieur de l'enceinte. Des soldats courent sur les parapets, des projecteurs géants balayent nerveusement le ciel étoilé et une sirène stridente résonne dans tout le campement. Les traîne-pattes déboulent du réfectoire en brandissant leurs bras contre le sommet de leur crâne comme pour se protéger du bombardement.

Joshua, je voudrais vous présenter ces messieurs sans qui la clinique n'existerait pas...

Le moins âgé me tend sa main en me dévisageant avec l'attention d'un père découvrant son nouveau-né.

Agent Mann, DARPA. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

Le plus vieux n'ose me tendre sa main tremblotante de peur de perdre l'équilibre.

Wilson...

Messieurs, je vous propose de quitter cette position trop exposée ! s'exclame le Jap'.

Deux militaires ouvrent la voie et nous conduisent vers le puit central du préau recouvert de lierre. A l'extérieur, des claquements secs d'armes automatiques crépitent sans interruption et je perçois pour la première fois des ordres hurlés en mandarin. Un chat croise notre route et s'illumine en me frôlant. Il fêle et me montre ses crocs avant de déguerpir.

Le Jap' invite l'agent Mann à s'installer dans la selle de cuir usée jusqu'à la corde qui pend au-dessus du puit. Ce dernier pointe son pouce en l'air et le professeur enclenche aussitôt la manette électrique. Le cliquetis d'un moteur diesel poussif embraye et déclenche le système de traction artisanal. L'agent disparaît sous le fracas des obus de mortier.

Il nous faut bien deux minutes de plus pour faire descendre l'agent Wilson. Ce sont les minutes les plus longues. Sur les remparts, les soldats tirent en suivant la ligne rouge de leur laser. L'ennemi semble se concentrer sur un pilonnage de la ceinture de mines devant l'enceinte.

Je m'installe enfin sur le strapontin qui semble avoir été arraché à une vieille rame de métro. L'alarme s'est éteinte et le fracas des armes semble s'atténuer.

Une coupure de courant manque de me faire glisser de mon siège. Je me rattrape d'un mouvement de pied qui me rend un équilibre temporaire. Je suis coincé à mi-chemin du puit, encerclé par un mur de pierres humides. Mes yeux s'habituent au noir et repèrent d'étranges danses sur le mur.

Tout va bien là dessous ? m'interroge le Jap' hilare.

Le balancement du faisceau de sa lampe torche me permet de repérer des insectes inconnus proliférant sur les pavés crevassés de la paroi. L'un de ces lézards mutants me dévisage de ses trois appendices oculaires avant d'ouvrir une gueule démesurément longue et bardée de dents en forme d'épingle rétractées. Le groupe électrogène reprend son toussotement improbable et le courant revient m'évitant ainsi des présentations inutiles.

...

La cave du professeur ressemble à un vaste laboratoire dans lequel règne un futoir digne d'une chambre d'ado. Des écrans pliables aussi fins qu'une feuille de papier côtoient des boîtiers d'acier rouillés d'où clignotent des commutateurs et sur lesquels frétilent des aiguilles sur des écrans jaunies par le temps et la crasse.

Les deux agents murmurent entre eux sans m'accorder le moindre regard. Le Jap' pousse une exclamation alors que son postérieur atterrit lourdement sur la pierre. Il s'extrait du siège électrique et frappe ses deux mains.

Joshua, il est temps de parfaire votre histoire et de réclamer votre passé. Voulez-vous retrouver ces images qui feront de vous un homme complet ?

Je m'interroge. Je ne sais pas si cette plongée dans les limbes de ma mémoire est quelque chose que je souhaite vraiment. Je crains aussi les moyens que le Jap' compte utiliser pour parvenir à ses fins. Près des deux agents, il y a cette chaise dont les pieds en canettes de sodas recouverts de mousse verte ne m'inspirent rien de bon. Des câbles et des fils pendent lâchement autour de la chaise elle-même reliée à une sorte de citerne affublée de clignotants et d'antennes tordues.

Des bocaux pendent dangereusement au-dessus de nos têtes. Je distingue à l'intérieur des formes gélatineuses végétant dans un liquide gazeux. Dans l'une d'elle, un bébé singe nage dans le formol et son regard semble lancer un SOS qu'il imagine déjà tardif.

Joshua, il y a ce que les gens voient...

L'agent Wilson s'est décidé à m'adresser la parole, ses deux mains en appui sur le pommeau de sa canne.

Et il y a la réalité des décisions. Je représente la DARPA. Nous sommes officiellement affiliés au département d'Etat mais nous n'avons de compte à rendre à personne...

Le Jap' tire à lui deux câbles de la citerne tandis que le plus jeune des deux agents déballe son sac à dos sur l'un des bureaux.

Pendant votre sommeil, les évènements se sont accélérés jusqu'à nous obliger à prendre des décisions radicales pour défendre nos intérêts...

Du coin de l'œil, j'observe l'agent Mann décharger un casque flambant neuf de son enrobage de mousse et de plastique.

Nos ennemis nous combattent sur plusieurs fronts dont celui-ci... poursuit Wilson en pointant sa canne vers le plafond strié de crevasses baveuses et de mini stalactites dans un exercice d'équilibriste.

Mann procède au branchement du casque sur les câbles du Jap'. Je pressens la suite du scénario mais je n'en laisse rien paraître.

Face à l'ennemi il nous faut de nouvelles armes. Et vous êtes l'arme ultime, Joshua...

Le professeur enfourne une cassette VHS dans la bouche de la citerne.

Mann soulève le casque noir dans un silence embarrassant. De mon côté, je serre mes poings avec la ferme intention de renvoyer dans les cordes ceux qui s'imaginent me coller ce casque sur la gueule.

Mais Mann glisse l'accessoire sur son propre front tandis que le Jap' s'active dans son dos avec ses câbles. Avec un certain succès, ils attirent mon regard et me font baisser ma garde quelques secondes, juste le temps nécessaire à Wilson pour me piquer la nuque avec une aiguille. Au moment où je sens la puissance de l'aiguille percer ma peau, je réalise que le plus vieux des deux agents m'a bien eu.

Mon poing décrit un arc de cercle et percute sa tempe. Son cri aigu m'arrache un sourire avant que je ne cède sous un voile noir.

...

Je flotte à nouveau dans ce liquide rosâtre et visqueux dont je fus arraché par mon réveil. Je ne comprends plus. Quelle est donc la réalité qui m'importe ? Celle de la clinique ou de cette mer infinie que je prenais pour mon purgatoire ?

Joshua ? ... Joshua !

La femme qui m'interpelle souque dans ma direction, soulevant avec peine la gelée qui s'étire sur ses rames comme un chewing-gum au parfum fraise. J'exerce une nage papillon sur le dos dans l'espoir de raccourcir notre distance mais j'ai vite le sentiment de faire du surplace. Au-dessus de ma tête, un double soleil expulse des volutes de gaz orangeâtres.

Joshua !

Serena... Ses bras frêles comme des cure-dents réussissent néanmoins à pousser son embarcation jusqu'à frôler mes épaules. Je distingue son sourire que j'ai appris à chérir chaque matin.

Joshua, je n'en peux plus...

Elle délaisse ses rames dont les embouts s'enfoncent lentement dans le sirop marin. J'agrippe la tranche de zinc qui recouvre le bois vermoulue. Des trous apparaissent et disparaissent de la ligne de flottaison, aspirant et recrachant des paquets d'eau. Il est impossible de flotter avec un truc pareil.

Me soulever me réclame un effort surhumain. Le fluide s'accroche à moi avec la persévérance d'une maitresse bafouée. Je m'effondre aux pieds de Serena comme si je venais de conclure un marathon. Elle me prend le visage dans ses petites mains et m'observe un instant.

C'est un rêve ? Je tente du bout des lèvres.

Non, je suis bien près de toi. Mais ailleurs... chuchote-t-elle.

Je secoue la tête sans comprendre. Je renifle ses mains et je retrouve son odeur de racine et de menthe. Pourtant, je la crois. Elle est proche et néanmoins je sens qu'un mur invisible nous sépare.

Ils m'ont demandé de te montrer certaines choses, me confie-t-elle.

Je sens une chape de plomb s'abattre sur mes épaules. J'ai une envie subite de m'étendre pour dormir.

Quelles choses ? je murmure.

Serena semble mal à l'aise. Elle tourne sa tête comme si elle cherchait du regard l'approbation de fantômes. Elle soupire et soulève son bras pour pointer le ciel traversé par des centaines d'avions de ligne. La voix de Serena s'insinue dans mon cerveau alors que ses lèvres restent closes.

Nos ennemis, les fous de dieu, ont infecté les longs courriers d'une substance virale que nous avons pulvérisée sans le savoir...

Les avions exhalent de longues traînées blanches dans leurs sillages.

J'entends des cris, des suffoquements, des sirènes de police dans un brouhaha urbain insupportable. Plus haut, les avions disparaissent et seules leurs traînées blanchâtres attestent de leur passage.

Chacun s'est accusé de génocide et les menaces ont laissé la place aux représailles... poursuit-elle.

Dans le ciel des champignons blancs surgissent comme autant d'explosions atomiques.

Le chaos, partout, s'est installé alors que notre propre extinction était en marche... Chacun alimentant l'autre... continue-t-elle avec une urgence dans la voix.

L'eau à nos pieds se purge de sa couleur acidulée pour devenir enfin translucide. A sa surface, des poissons gisent par millions jusqu'à former un tapis de chair putréfiée. L'odeur est épouvantable et m'oblige à décharger un ruisseau de bile contre l'une des rames rangée sous nos pieds.

Joshua... Ta femme et ton fils... murmure-t-elle.

Je me redresse, la bave aux lèvres, constatant que Serena a disparu, remplacée par une femme que je ne reconnais pas et qui pourtant ne m'est pas totalement inconnue. Elle a cette beauté des femmes des steppes de l'Oural qui ont le sourire rare et le regard profond. La voix de Serena poursuit son intrusion dans mon esprit alors que j'observe le visage de ma femme.

Ils ne sont plus... Terrassés par l'ennemi...

Le visage de ma femme se tuméfie et je la vois étouffer tandis qu'une voix terrorisée d'enfant la hèle.

Maman, maman !

Ils avaient pris l'initiative de vous faire une surprise en vous retrouvant à Varsovie avant votre permission. Mais l'ennemi avait brouillé les radars civils et militaires... L'avion a manqué son atterrissage en pleine nuit et s'est écrasé contre un A320 au décollage. La queue de l'appareil s'est détachée du fuselage et ta femme et ton fils ont été propulsés dans la nuit noire avant de retomber contre le tarmac... débite Serena avec des trémolos dans la voix.

Ma femme n'est plus qu'un visage brûlé. Carbonisé mais toujours digne. Je ferme les yeux et je les rouvre pour me retrouver face à Serena. Je ne me suis jamais senti aussi seul. Je me penche vers elle dans l'espoir de me réfugier contre elle. Je m'attends à la sentir se dérober sous mon poids mais elle est bien là, chaude et accueillante. Je ne veux plus la quitter.

L'épuisement m'envahit anéantissant mes dernières forces. Je suinte le vomi et les relents de poissons pourris ont définitivement investi mon odorat. Il me faudra des jours pour récupérer. Je ferme les yeux et je me laisse plonger dans l'inconnu.

...

Je rouvre les yeux et un mal de tête agressif bourdonne sous mes cheveux.

Josh, approchez...

Le Jap' est à quatre pattes sous sa table d'opération. Il ramasse un scalpel élimé et se redresse en grimaçant. Les manches de ses gants de plastique remontent jusqu'à ses coudes et sont maculés de sang. Sur la table, un chat gît sur le dos, l'abdomen béant et les boyaux dégageant une épouvantable odeur de vérole.

Approchez...

Il tire ses gants de ses avant-bras comme s'il venait de terminer une lessive et les jettent sur le cadavre du félin.

J'en ai fini avec celui-ci...

Je le rejoins vers ma place habituelle, le fauteuil de dentiste au cuir troué que le professeur utilise pour nous examiner.

Ce sont des chats errants. Ils vivent dans les sous-sols d'une centrale fermée à 20 kilomètres. Ils ont muté pour devenir de véritables lucioles la nuit. Ca effraie leurs prédateurs. La radioactivité leur sauve donc la vie !

Il m'offre un verre d'eau tout en chaussant ses lunettes à double foyer qui lui donnent l'air d'un cul de bouteille.

Ma femme et mon fils sont donc morts, je proclame en ne m'adressant qu'à moi-même et en fixant des yeux le poster défraîchi qui surplombe le bureau du Jap'.

Cette affiche qui accuse les années déclenche chez moi toujours la même fascination pour cette famille unie et promouvant un vaccin contre la rage. Le père doit avoir mon âge et dispose ses mains successivement sur les épaules de sa femme et sa fille. Ils sourient tous les trois franchement comme si ce vaccin déclenchait l'hilarité.

Les publicistes ont cru bon de nommer la petite famille. *Brian*, le père, occupe définitivement une place que je m'approprierais bien.

Cette pique dans la nuque... Ce ne sont pas des procédés, si vous voulez mon avis. Mais ce sont aussi mes financiers... Ils vous apprécient beaucoup, Josh, tente le professeur.

A cet instant, une folie douce s'empare de moi. Je suis censé avoir perdu ma seule raison de vivre et pourtant elle n'est qu'une inconnue. Seul ce rêve m'a permis

d'établir une connexion avec ma famille, une connexion aussi éphémère que le rêve lui-même.

Nous sommes votre famille maintenant, me dit le Jap' en posant sa main sur mon épaule.

Je l'observe et je me sens incapable de le contredire. Je n'ai qu'une envie, c'est de retrouver Serena au plus vite.

Votre gorge ? s'enquiert le Jap' en plongeant une cuillère dans mon gosier baignant dans le sirop pour enfant.

Ça picote toujours... Je rétorque en me raclant la gorge.

Le professeur plonge sa main dans la poche centrale de son tablier et en extirpe plusieurs bonbons.

Ça se tassera. Sucez ça en attendant.

J'attrape les bonbons au vol et le Jap' me tourne le dos pour fouiller le fatras de son pupitre. Des livres aussi épais que des pavés tombent à la renverse sans que cela l'émeuve. Je repère une couche pour enfant usagée dans sa poubelle et je m'interroge sur l'identité de son propriétaire. Il se retourne brusquement vers moi avec un Ipad pro à l'écran graisseux et sale comme une assiette dont un chien aurait lapé partiellement le fond.

Tchernobyl...

Son index pustuleux fait glisser des photos d'animaux sauvages en pleine nature sur l'écran.

Jamais la faune n'a été aussi nombreuse là-bas. Et vous savez pourquoi ?

Je hausse les épaules.

Parce que la radioactivité est une drogue. Quand on commence à en prendre, on ne peut plus s'en passer. C'est juste une question de dosage. Et de quelques autres détails.

Il déchire un sachet pour en extraire une seringue alors que j'aimerais l'entendre sur ces fameux 'autres détails'.

Notre test sanguin quotidien... Comment vous sentez-vous ?

Il plante brutalement sa pointe dans mon avant-bras. Je sursaute et je serre les dents comme à chaque fois. Le plasma orangeâtre qui s'écoule dans mes veines comble la cartouche de la seringue.

Professeur, ce n'est pas du sang. Qu'est-ce qui coule dans nos veines ?

Il arrache la seringue d'un coup sec, m'asperge d'un spray alcoolisé et trotte jusqu'à son labo au fond de sa cave.

Du sang, Josh, c'est bien du sang...

Il commence ses manipulations à la lumière d'un néon grésillant alimenté par un groupe électrogène toussotant.

Contrairement à ce que vous pouvez croire, nous ne vous avons pas vidé comme un vulgaire cochon. 37% de votre sang initial s'est mélangé avec ce philtre...

Je m'avance vers lui en évitant les cartons éventrés et les fuites d'eau poisseuse du plafond rocheux.

Oui, mais ce philtre justement... J'insiste.

Le Jap' relève la tête de son microscope et soupire.

Vous n'êtes pas satisfait du résultat ?

Si.

Alors ? Qu'importe le vin si l'ivresse est là.

Je joue avec un crâne empaillé de singe miniature que le professeur m'arrache des mains précipitamment. Je le dérange mais je ne suis pas satisfait de ses réponses.

J'ai du sang dans les yeux, je poursuis.

Du sang dans les yeux ? Alors de quoi vous plaignez-vous ? Il vous en reste du sang ! rétorque-t-il sans relever la tête.

Je l'observe secouer sa pipette de plasma, la renifler et la poser dans un cylindre. Il referme le boîtier et lance la centrifugeuse en pleine rotation.

Parfait, dit-il en faisant le tour de son fatras et en collant son stéthoscope glacé contre ma poitrine. Nous gardons le silence pendant une bonne minute jusqu'à ce qu'il s'écarte et jubile.

J'en ai eu un !

Il repart derrière son bureau en frappant ses mains sans que je n'arrive, une fois de plus, à comprendre les motifs de ses sautes d'humeur.

Ma gorge, mes yeux... J'ai l'impression que les médocs n'agissent pas, professeur.

Une simple angine. Elle partira. Tout prend plus de temps ici...

Je me rhabille tout en contemplant une fois de plus le poster de la Croix Rouge.

Je suis donc apte à sortir, professeur ? Je lui demande.

Que croyez-vous ? Que l'on va vous garder à vie dans ce resort 5 étoiles ? Vous allez sortir très bientôt. Les Yankees payent pour voir sinon fini les subventions.

Un râle surgit de nulle part et je me retrouve avec un genou à terre et les bras en équerre, prêt à parer les coups. Mais rien ne vient à ma rencontre. De l'obscurité, s'échappe un soupir d'agonie.

Easy, l'ami... susurre le professeur. Mais ce n'est pas à moi qu'il s'adresse. Plutôt à ce traîne-pattes dont les bras sont enchainés contre une planche de bois à la verticale,

ses épaisses cuisses velues effleurant de la pointe des pieds la roche volcanique. Un collier métallique surmonte son crâne dont les électrodes semblent rattachées à un compteur électrique crachant sporadiquement des étincelles.

C'est un survivant de la zone A. Le dernier...

Le professeur glisse sa main sur la joue zébrée de cicatrices du monstre dans un geste de tendresse inattendue.

Colosse, malgré les apparences, est ici pour guérir. La zone A... Nous n'étions pas prêts et les financements ne suivaient pas. Un grand gâchis. Ce n'est plus qu'une déchetterie là-bas.

Soudain la roche tremble et décharge de la caillasse aussi large que les encyclopédies du Jap'. Les explosions qui ponctuent nos journées plus haut sont ici sourdes et atténuées comme si elles nous parvenaient derrière une vitre blindée. Nous trouvons refuge à quatre pattes sous le bureau du professeur.

Maudite planète... Même dans les coins les plus reculés c'est la guerre. Il faudrait un grand nettoyage, Josh...

La dernière explosion arrache un caillou qui manque nous achever tous les deux. Le parpaing traverse son bureau et s'écrase contre la cheville du Jap'. Malgré le choc, il ne lâche qu'un long gémissement qui parvient à m'émouvoir.

Josh, libère-moi... Je ne peux plus bouger.

Le rocher doit bien faire ses 30 kilos. Avec mes rangers en appui contre le bloc, j'initie une poussée qui le déplace suffisamment pour dégager le Jap' de son emprise. Je le soulève sous les bras et le traîne jusqu'à son fauteuil de dentiste. La blessure est profonde. L'os est visible dans toute son écœurante blancheur.

La trousse... Là...

Il pointe un index tremblant vers une croix rouge peinte sur la roche. Je fais un pas en avant mais il m'agrippe le bras.

Vous voulez m'aidez ? Alors laissez-moi me débrouiller. On va vous demander de tuer une fois dehors. Ne vous laissez pas...

Il grimace avant de poursuivre.

... Prendre en otage par les sentiments.

Sa faible prise tombe mollement contre sa hanche.

5ème jour

Jude marche à nouveau grâce à l'intervention du professeur. Tous les deux se sont rétablis aussi vite que des adolescents et je les soupçonne d'avoir abusé de plasma radioactif.

Ce matin, je me suis porté volontaire pour aider Serena à décharger les cageots de légumes. Elle affiche une mine réjouie avec les premiers rayons de soleil de la saison. J'observe sa cicatrice qui s'est déjà considérablement rétrécie. Je n'ose pas lui demander si, elle aussi, a bénéficié d'une transfusion miracle.

Je saisis deux cageots de navets et de brocolis devant un frère surveillant discrètement notre déchargement. Les capucins apprécient cette main d'œuvre gratuite. La crise budgétaire est telle que tout est bon pour payer les frères en nature.

On ne tient ici que grâce au dévouement du professeur et à la réfection du toit de l'abbaye que j'ai promis à ces tarés à capuche, m'avait avoué le colonel avant-hier.

Mais moi je me fous des problèmes de trésorerie de l'oncle Sam s'ils me permettent de passer du temps avec Serena. Les légumes sont censés être cueillis le jour même mais ils arrivent toujours dans un état de putréfaction avancée. Serena porte un bandana autour du visage et dieu qu'elle a raison. Ces légumes puent à en vomir.

Au début, j'ai retenu ma respiration. Longtemps. Le deuxième jour, j'ai réclamé un chiffon à Comanche et nous nous sommes retrouvés tous les deux avec nos visages camouflés à la manière de 'Bonny and Clyde'. Je n'ai pas compris l'allusion de Serena mais cela l'a fait beaucoup rire. Et j'aime son rire cristallin.

Serena empile les cageots sur mes avant-bras en pouffant. Elle pourrait continuer l'érection de sa colonne de cageots sans s'épuiser mais ses bras se révèlent vite trop courts.

C'est comment là-bas ?

Elle mord dans sa pomme tout en prenant son temps pour me répondre.

Chez moi, c'est beau. Mais chez soi c'est toujours le plus bel endroit au monde, non ? m'interroge-t-elle sans réellement attendre de réponse.

Mon village tient en équilibre contre une falaise qui plonge au fond d'un ravin traversé par une rivière furieuse. Si je me penche au-dessus du balcon de ma chambre, je peux sentir le vent dans mes cheveux. Il ne s'abat pas du ciel mais il monte de la rivière avec la puissance d'un réacteur d'avion...

Elle examine sa pomme.

Mais l'ennemi ne nous laissera jamais en paix. Mon père et la milice ont abattu des dizaines d'éclaireurs mais nous savions qu'un jour ou l'autre l'un d'entre eux nous échapperait. Alors mon père a eu cette idée...

Serena jette sa pomme au loin en grimaçant.

Dégueu...

La pomme rebondit sur le crâne d'un traîne-pattes. Serena émerge de sa rêverie et s'élanche vers l'escalier de la muraille tandis que sa victime s'interroge encore sur l'origine de son agression. Je suis du regard Serena qui arrache une fleur violette de la floraison qui recouvre l'intégralité de la muraille extérieure comme une cape de lierre mutée.

Elle redescend d'un pas souple et entraînant, un sourire satisfait sur son visage de jeune femme ayant grandi trop vite. Elle me tend la fleur sous le nez et aussitôt une odeur insupportable me saisit. Un haut le cœur m'oblige à reposer mes cageots.

Tu vois ? C'est un répulsif développé par le professeur. Le vent entraîne l'effluve de ces fleurs sur plus de 1000 mètres et nous met à l'abri des curieux. Pour l'ennemi,

nous n'existons pas, ni ici ni dans mon village. Le professeur nous sauve la vie. Enfin jusqu'à ces derniers jours...

Elle écrase la fleur sous son pied, l'air soudain abattu, et je me demande combien de vies le professeur compte sauver avant de nous envoyer au casse-pipe.

Les explosions reprennent au loin alors que nous entrons dans la cuisine. Au milieu de la réserve à carcasses de viande, l'Indien tranche une bidoche aussi épaisse qu'une dépouille de traîne-pattes. A chacun de ses coups de poignet, une giclée de sang s'étale sur son tablier. Une rigole de plasma s'écoule de son établi pour venir grossir une flaque que nos pieds foulent déjà.

A notre vue, Comanche fend le bois de la table avec son hachoir et s'essuie les mains contre un chiffon imbibé de sang. Son regard nous dépasse pour se concentrer sur les traîne-pattes qui commencent déjà à errer dans la cour comme des aliénés dans un asile à mesure que l'heure du repas se rapproche.

Blessés dans le corps... Mais bientôt blessés dans la tête... commente-t-il en secouant sa tête.

Et les bêtes, comment réagissent-elles aux fleurs?

Serena et l'Indien me dévisage comme si je venais de les mettre au défi d'une équation à quatre inconnues.

Il y a bien un cheptel de veaux à côté, non ?

Ah oui, le bétail... confirme Serena

Les vaches ? Elles respirent leur merde toute la journée, alors des fleurs qui puent...

L'Indien balaye mes doutes d'un revers de la main et reprend son découpage méthodique. Serena grimace et glisse les cageots dans la chambre froide.

Je décèle un grondement croissant au-dessus de nos têtes. Serena le perçoit à son tour et se redresse. Comanche immobilise son bras en l'air, sa lame face à moi.

Je me précipite dehors avec Serena aux trousses. Au moment où nous déboulons dans le préau, un avion de chasse double réacteur survole l'abbaye à une altitude si basse que la girouette du clocher abandonne son piédestal et virevolte, avant de disparaître derrière la muraille.

Serena s'agenouille, les mains plaquées contre ses oreilles. Je tente de distinguer les couleurs de l'avion mais il grimpe déjà à la verticale rendant toute identification impossible.

La sirène d'alerte vrille et nous perce les tympan jusqu'à rendre la poussée des réacteurs du jet supportables. Des soldats pointent un Stinger vers le ciel et tirent un missile sol-air au moment même où le colonel surgit de son bureau. Il referme la braguette de son treillis, fourre sa chemise dans son pantalon et avale la dizaine de mètres nous séparant en trois enjambées.

Putain de dieu, qu'est-ce que c'était ?

Il balance sa ranger au cul d'un traîne-pattes roulé en boule et geignant comme un enfant puni. Il tire deux coups en l'air pour ramener un peu d'ordre.

Tout le monde à la cantine et au trot, ordonne-t-il en me saisissant le bras.

Il m'entraîne vers le puit du préau. Devant l'appareillage électrique, il me saisit les épaules.

Josh, regarde-moi.

Je fixe le colonel.

Ton nom est Terreur. Répète.

Je ne comprends pas. Le colonel me gifle sèchement.

Répète.

Mon nom est... Terreur.

Un hélicoptère de combat apparaît sur la face nord comme un phénix venant réclamer son dû en chair à canon. Mes compagnons me rejoignent, Matt et Peter en tête.

Allez ! Vous voulez vivre éternellement ?

Le colonel me pousse sur le siège et enclenche le mécanisme de descente. Simon me balance une sacoche en cuir débordant de balles pour MG42 et de grenades suintant l'huile. Dans ma chute, le filin crache des étincelles.

A peine ai-je décollé mon cul de l'appareillage que ce dernier remonte aussi vite. Le laboratoire du Jap' est un capharnaüm sans nom. Colosse, le traîne-pattes, gît sur la table d'opération en lieu et place du singe, la gueule ouverte et des intraveineuses asséchées aux bras. Sa cage thoracique béante laisse échapper des filets de gaz qui empestent le caveau sans pour autant décourager une famille de cafards aussi gros que mon pouce de vaquer sur son torse.

Une déflagration plus forte que les précédentes me fait perdre l'équilibre. J'ai à peine le temps d'entrevoir un souffle de feu dévaler l'excavation du puit que je suis déjà cloué au sol comme assommé par une gigantesque poêle chauffée à blanc.

...

Josh... Josh...

La voix est lointaine mais insistante. J'ai du mal à ouvrir les yeux. L'air semble aussi épais que celui d'un silo à grains et chaque respiration est une véritable lutte.

Josh...

J'appréhende de répondre et d'être de nouveau l'objet d'une manipulation mentale. Je ne veux plus rouvrir les yeux de crainte de me retrouver acteur d'un spectacle tourmenté.

Josh...

On me secoue. J'entrouvre les yeux. Simon, la gueule tapissée de poussière, est méconnaissable. Seul son tatouage sur son épaule me permet de l'identifier. Il m'aide

à me relever alors que le labo du Jap' n'est plus qu'un amas de gravats dont la voûte effondrée laisse maintenant place à un immense trou béant jusqu'au ciel.

Un filin tombe à nos pieds. Simon enroule son bras autour alors que je m'agrippe à lui, sur son dos, épuisé. Nous sommes remontés à la surface par à-coups brutaux. La source de lumière tape nos visages, puis, nos corps avec une chaleur inconnue, à nous qui n'avons connu que le froid depuis une semaine.

Peter et Mark nous tirent à eux et m'allongent aussitôt sur un brancard militaire en toile. Peter me glisse une gourde d'eau aux lèvres que je repousse du revers de la main après avoir goûté au parfum croupi de son eau. Je me redresse avec une douleur lancinante aux côtes. C'est le chaos le plus total autour de moi.

Un soldat de l'agence est pendu par les pieds à la muraille. Son corps se balance au gré d'un vent cisailant. Les volets de la cuisine de Comanche baillent, grincent et claquent. Un capucin est cloué à la porte du réfectoire, le pistolet à clous encore à ses pieds. Sa capuche enfin repoussée dévoile un visage aussi pâle qu'une brique de lait. Ses yeux exorbités pendent à mi-chemin de leurs cavités et je découvre ses lèvres cousues avec du gros fil.

Ces malades avaient fait vœu de silence d'une manière radicale.

Tout autour de moi, ce que j'avais appris à apprivoiser, mon chez-moi, n'est plus que cendre et fumée. La colère m'envahit.

Serena ?

On n'a pas vu son corps, Josh...

Je préfère lui tourner le dos mais sa réponse me rend fou. L'ennemi a enlevé Serena, j'en suis convaincu. Ma Serena. Je serre les poings et je me retourne devant mes 11 camarades assemblés devant moi. Mes amis, mes frères, mes apôtres.

Ils me saluent chacun leur tour d'un simple geste de la tête. Je vois à leurs regards qu'ils ont faim. Moi aussi. Je n'ai pas besoin d'aller au réfectoire pour savoir que nous n'avons rien à en attendre. Il va falloir que l'on se débrouille autrement. Et vite.

...

Tout autour de l'abbaye, les traîne-pattes errent entre les pins comme des boules de flipper. La bave aux lèvres et les yeux vitreux, ils arrachent pour certains des lattes de bois sur les troncs pour en mâcher la sève en guise de repas tardif.

Qu'est-ce qu'on fait, Josh ?

Je fais le tour du Humvee du colonel dont les portes arrière pendent sur leurs gongs. Les sièges avant baignent dans une mare de sang. Un cigare à moitié consommé dégage encore un filet de fumée dans le cendrier central. Et puis il y a cette mare de chair fondue qui s'est mélangée au cuir des sièges.

Le regard d'aigle du colonel s'impose à moi et sa disparition décuple ma rage. Malgré toutes ses certitudes, je l'admirais. Mon poing s'abat contre le capot du Humvee et déforme la tôle comme si une boule de bowling s'était abattue dessus.

On met les voiles. Fouille les réserves et vois ce qui reste... j'ordonne à Peter.

Il acquiesce et emmène mon groupe à sa suite. Je ne veux pas les avoir à mes côtés maintenant. Je suis furieux, je suis violence, je suis vengeance. Mon nom est terreur.

...

Sous mes pieds, alors que je marche sans véritable but sur le sentier qui longe la muraille, je foule un bout de tissu rouge qui aurait pu m'échapper. De nombreux pas l'ont souillé d'une boue qui a depuis séchée. Ce foulard maronnasse est celui de Serena. J'imagine qu'elle a pu s'en défaire dans l'espoir qu'il serve d'indice. Ou qu'il s'est juste détaché de son corps inerte emporté par une cohorte d'ennemis.

Je le frotte contre un tronc pour en détacher le gros de la terre et je me le mets autour du cou.

Matt s'est empressé de rassembler les traîne-pattes dans le préau, à coups de ceinturons pour les plus récalcitrants. Je rejoins les derniers, dont Goliath, qui grommelle, éructe des insultes incompréhensibles et menace Matt de son poing massue.

Soudain, avec l'évidente intention de lui parler, je me surprends à grogner aussi. Je vois Goliath, interloqué, me dévisager comme s'il venait de croiser le Christ. Il serait faux de prétendre que je comprends le langage guttural des traîne-pattes. Mais je saisis leurs inflexions de voix et j'ai appris à maîtriser leurs intonations.

Je lâche un râle aussi puissant que celui de Goliath et qui impose aussitôt le silence dans le jardin de l'abbaye. Mes camarades échangent des regards désespérés. Seul Peter a compris l'animalité de mon cri. Nos ennemis nous craindront encore plus en nous entendant venir de loin.

Alors que notre petite armée se met en route, je grimpe au sommet d'un arbre en quelques sauts et je repère les vestiges de la zone A sur ma droite.

...

Une dizaine de kilomètres au nord-est de l'abbaye, un groupe d'individus a investi le sommet d'une colline. Des tables pliantes proposent des canapés briochés salés et des petits fours sucrés tandis que deux barmans versent du champagne Veuve Cliquot dans des coupes de plastique.

L'agent Mann picore des olives mais ses traits tirés attestent de l'épuisement d'une mission qui dure depuis 40 ans et dont il entrevoit la conclusion. Trois haut gradés d'État-major pointent leurs jumelles vers la citadelle. Le colonel, bien en vie, préfère rester en retrait en jouant nerveusement avec son cigare entre ses doigts.

Ils s'activent dans la cour, lâche un des militaires à trois étoiles.

Où est l'élu ? poursuit le second.

Vous êtes si pressé de croiser Terreur ?

Les trois militaires se retournent d'un même mouvement vers le colonel qui vient enfin d'allumer son cigare. Ses narines dégagent un épais nuage gris.

Terreur ? murmure l'un des militaires.

Oui, Terreur est son nom. Nous avons travaillé dur, messieurs, pour en arriver à une telle conclusion... déclare Wilson avec une voix tressautante.

Qui êtes-vous ? siffle l'amiral.

DARPA. Enfin, une cellule de l'agence avec nos fonds propres... Nous suivons le projet depuis... longtemps. Trop longtemps diront certains...

Les yeux de Wilson se perdent dans un océan de souvenirs et certains parmi l'assistance auront cru déceler une larme sous ses pupilles brillantes. L'agent Mann le rejoint comme pour lui confirmer son soutien indéfectible.

Je croyais que nous avions la main sur ce machin, s'insurge Mc Arthur en s'épongeant le front d'une main sur laquelle les taches brunes contestent la présence de poils blancs.

McArthur, Chairman of the Joint Chiefs of Staff, dépasse l'assistance du haut de son mètre 95. Mais c'est bien son statut de décideur numéro un des questions militaires qui fait de lui le héros du jour.

Messieurs, c'est sans doute le plus grand projet depuis le début de nos opérations extérieures. Un peu de sens du partage et du collaboratif ne fera pas de mal... poursuit le colonel en invitant du menton un serveur à livrer sa marchandise.

La douzaine de convives se retrouve avec une coupe de champagne.

Je lève mon verre à la nouvelle année... propose l'agent Mann.

A l'an 1, reprend le colonel tandis que les invités lèvent leur verre.

...

Terreur est mon nom et je la sens prendre possession de mon corps et de mon esprit. Je suis dans l'enceinte de la zone A ou plutôt de la Zone Of Mobility A, celle censée avoir traité les premiers traîne-pattes.

Je suis au centre d'un charnier. Des pyramides d'ossements s'élèvent jusqu'à mes épaules. Le vent s'immisce entre les crânes et siffle comme dans un instrument à bois. Il y a un petit chemin de fer abandonné qui zigzague jusqu'au bois, soutenant des wagonnets dans lesquels s'entassaient des cadavres putréfiés que même les corbeaux semblent ignorer.

Devant moi, se dresse une sorte de tour de contrôle dont le sommet vitré est noirci par une couche épaisse de suie. Les initiales de la zone se détachent au quart de leur taille sur le fronton de la tour et je ne lis que Zo o Mo... A.

Dans un recoin, un groupe électrogène de chantier Hyundai paraît encore en état de fonctionner. J'en fais le tour et je tire l'allumage sans grand espoir. Mes premiers efforts sont vains et puis l'engin tressaute et vrombit.

Autour de moi, les projecteurs de l'enceinte s'allument les uns après les autres. Un courant d'air de plus en plus puissant me fouette le dos. Je me retourne et je découvre un immense ventilateur sans doute installé là pour souffler les relents de décomposition le plus loin possible.

Le souffle balaie la suie sur le fronton de la tour et dévoile l'ensemble des lettres.

Zone Of Mortuary A (Zone mortuaire A)

...

Un cri de rage résonne dans la forêt qui s'étend aux pieds des observateurs de la colline. Les convives s'immobilisent l'espace d'un instant. Des regards perplexes et inquiets sont échangés.

Phase 1 réussie, assure le colonel entre deux expulsions de fumée.

Et ? S'interroge le commandant général du Foxscom en acceptant une nouvelle rasade de Veuve Clicquot.

Le colonel, un verre en cristal boosté au Bourbon 12 ans d'âge à la main, repose son postérieur sur un des sièges de toile démontable. Il soupire et expulse de ses narines des années de fatigue.

Et si le scénario se poursuit comme prévu, nous entamons la phase 2. Mais c'est bien la phase 3 qui vous intéresse, messieurs. Néanmoins, elle dépend intégralement du succès des deux premières. Alors croisons les doigts.

Un 4/4 Cherokee aux vitres teintées déboule derrière les invités et coupe son moteur hybride. La porte arrière s'ouvre et dévoile un pied dans une bottine de cuir décoloré par la pluie et fripé comme le derrière d'un Shar Pei.

Serena rejoint le groupe sans grand enthousiasme, les traits tirés, les cheveux en bataille et une clope pendant aux lèvres. Elle n'est plus la jeune femme pure et insouciant des jours précédents.

Serena, celle qui redonne au métier de comédien ses lettres de noblesse, ironise le colonel.

Elle lui lance un regard noir et préfère s'attarder devant le bar mobile en tournant le dos au groupe. Un meuglement l'a fait sursauter. Derrière le bar, elle surprend deux ingénieurs du son s'activant à ranger des mégaphones et une table de montage sans doute chargés de concourir à l'illusion d'un cheptel de veaux près de l'abbaye.

...

Je longe le chemin de fer et je quitte ce cimetière qui m'a été présenté comme une clinique de rééducation. Ces monceaux de cadavres dans les wagonnets sont des traîne-pattes qui n'ont pas eu le temps de rejoindre l'abbaye. Abandonnés dans le froid, blessés aux jambes, ils ont dû hurler à la mort plus sûrement que les loups du colonel.

J'éprouve de la pitié pour ces hommes que j'avais appris à mépriser. Ils ont subi les errements des premiers tests du Jap'. Mais je n'ai que rage contre ceux qui m'ont menti. Cette déchetterie humaine aurait pu être mon propre cimetière.

Le chemin de fer s'interrompt entre deux rangées de pins et ses rails pendent à terre comme deux bras brisés dans un élan d'affection. Je poursuis vers la face sud de l'abbaye, un versant qui s'élève au-dessus d'un ravin et d'un pont levis brisé. Cette ancienne porte d'entrée de l'abbaye a été abandonnée depuis que l'ennemi a pilonné le pont jusqu'à le rendre inutilisable.

Je me fige devant le spectacle qui s'offre à moi. Contre la porte en bois de l'abbaye, au-dessus du ravin, pend une masse compacte noircie et auréolée d'un halo de feu. Un lance-flamme a punaisé une victime contre les planches de bois jusqu'à la réduire à une croûte de chair aussi noire que les murs du puit de l'enceinte.

Mais derrière cette couche de chair je distingue clairement l'expression de frayeur d'une Serena prise au piège. Je me laisse tomber et je vide mes poumons.

...

Un hurlement sourd parcourt la forêt comme un écho à flanc de montagne. Les invités se raidissent comme menacés directement par la proximité du cri. Un des généraux se racle la gorge et commande un double whisky au bar.

Phase 2 réussie, murmure le colonel.

Les militaires gradés observent le spectacle à nouveau derrière leurs jumelles. L'une d'elles se focalise sur Josh, à genoux, les poings levés vers le ciel. Le général de l'aéronavale remonte son champ de vision vers le fronton de l'abbaye sur laquelle des lettres creusées dans la pierre se révèlent tous juste lisibles malgré la couche de crasse et de suie.

Zone of Mortuary B

Zom B... murmure Ashter, le commandant du Corps des Marines.

Oui, commandant, les zombies sont lâchés, assure le colonel.

Les gradés digèrent une nouvelle dont ils pressentaient la teneur sans trop vouloir y croire.

Il faut reconnaître que l'équipe des effets spéciaux a fait un travail remarquable... Lâche l'agent Mann comme pour faire diversion.

Sans conteste, les meilleurs. Débauchés à Hollywood, annonce fièrement le colonel.

Serena se laisse tomber sur le siège pliant avec son nom imprimé au dos comme une star de cinéma sur un plateau de tournage.

Et après ? grommelle Serena en avalant une rasade de Gin.

Un grand nettoyage de printemps, ma chère. Une extinction du trop-plein d'humanité de cette maudite planète... susurre le colonel à son oreille.

Pourquoi une telle folie ? Il leur suffit de balancer un 10ème de leur arsenal nucléaire pour faire ce travail de malade...

Le colonel remarque que Serena n'est pas repartie les mains vides du buffet. Elle s'autorise un troisième verre en récupérant la bouteille bleu de Bombay Sapphire sous son siège.

Et les livres d'histoire, vous en faites quoi ? Ces hommes sont mariés, ont une famille, un chien et un orgueil de la taille du Nevada...

Le colonel se penche vers Serena dans un nuage de fumée aussi épais qu'un fumigène.

Les zombies ce sont comme les astéroïdes... On a tellement briefé les gens sur leur arrivé que la moitié du travail est déjà fait. Les civils goberont la menace comme n'importe quel danger terroriste. Et au final...

...Nous serons les sauveurs de l'humanité... conclut l'agent Wilson avec une fièvre dans le regard.

Oui, l'agent Wilson est la mémoire vivante du projet Zom B. Des décennies de labeur à redéfinir un programme dont personne ne connaissait encore la finalité... poursuit le colonel en apposant son bras autour de Wilson.

Une mission débutée juste après la guerre, rendez-vous compte...

Laquelle ? interroge Serena

Celle avec les Nazis, Hitler et les camps. Enfin tout ça, rétorque-t-il incrédule.

Avez-vous lu 'I am a legend', mademoiselle ? murmure l'agent Wilson en se penchant à quelques centimètres du visage de Serena.

Le film avec Will Smith, oui je l'ai vu, avoue Serena en reniflant malgré elle un relent de putréfaction.

Et bien l'auteur du livre a bénéficié de nos conseils artistiques en 1958. Tout comme Monsieur Romero en 1969.... lui confie l'agent Wilson avec le sentiment de lui révéler l'auteur de l'assassinat de Kennedy.

Zombie... Putain de film, approuve le colonel, l'oreille aux aguets.

Le projet remonte aussi loin ? s'étonne Serena.

L'agent Mann serre discrètement le bras de son collègue. Wilson comprend que son temps est passé et qu'il risque de se laisser emporter par ses sentiments. Il baisse la tête.

Soyons honnêtes, nous n'avions qu'une vague idée de ce que nous mettions en place. Ma hiérarchie pensait construire les bases d'un monstre que nous aurions lâché au cœur de Moscou. Des prototypes ont été testés sur la zone 51 sans grand succès... dénonce l'agent Mann.

Et nos grands esprits se sont croisés, l'interrompt le Jap'.

Serena, le colonel et l'agent Mann se retournent et découvrent le professeur recouvert d'une crème blanche étalée généreusement sur tout son visage et protégé par une ombrelle japonaise.

Professeur, je vous imaginai déjà sur votre île, plaisante le colonel.

Et j'aurais manqué l'envol de mes enfants ?

Le Jap' refuse cette éventualité en secouant élégamment son ombrelle.

Vos enfants... chuchote Serena.

Un sosie de l'agent Mann mais avec 40 ans de moins s'invite dans le groupe avec un Ipad Pro en main.

Monsieur... tente-t-il timidement.

La relève... justifie l'agent Mann auprès des autres en saisissant l'Ipad.

La vidéo plein écran est un flash du Miami Herald annonçant une vaste chasse à l'homme. Des flics tirent à vue sur un homme que les gros plans de la caméra embarquée de l'hélicoptère dépeignent comme une bête rappelant celle rencontrée par l'officier du Miami Police Department sur la grue.

Les journalistes commentent paniqués un évènement qui les dépasse totalement.

Le flakka, ou la drogue du zombie... *Nous avons amélioré ses symptômes,* semble vouloir se justifier l'agent Mann.

Ils deviennent des loques une fois que cette merde ne fait plus d'effet, rectifie le colonel.

Rien à voir avec les nôtres, insiste le professeur.

Nous n'orchestrons que la bande annonce, professeur. Vous êtes le réalisateur de ce chef d'œuvre, marmonne d'une voix chevrotante l'agent Wilson.

Au plus grand story telling de l'histoire ! S'exclame le colonel en levant son verre.

L'agent fait tinter sa coupe contre le verre du colonel tandis que le Jap' extrait une fiole de sa blouse pour verser quelques gouttes orangeâtre sur sa langue.

Pas d'abus, professeur, susurre le colonel à son oreille.

Mais Serena en a trop entendu. Ou pas assez. Elle opte pour une retraite discrète alors que les vapeurs d'alcool commencent à faire leur effet.

Messieurs, je vous rappelle que nous sommes en terrain ennemi, commente le colonel.

Je vous propose donc de poursuivre le spectacle d'un peu plus haut...

Un hélicoptère Chinook transport de troupes se pose au sommet de la colline, balayant de ses pales les nappes de papier, renversant les sièges pliants et obligeant les invités à reculer jusqu'à la limite du dénivelé. Les gradés sont entraînés vers le Chinook par des hommes des forces spéciales tandis que Serena et le colonel ferment la marche.

Ils grimpent tous à bord et Serena se retrouve assise aux côtés du professeur. Ce dernier ne cache plus son excitation et ses petites mains joufflues applaudissent comme un gamin devant un spectacle de cirque.

Vite, vite, je veux les voir en chasse, s'exclame le Jap'

Le Chinook décolle dans un fracas infernal, déversant des pelletées de poussière sur les deux barmans. Deux types des Delta Force surveillent l'horizon avec leur M4 en bandoulière et leurs lunettes réfléchissantes sur le nez dans lesquelles Serena distingue son reflet.

Le Jap' est déjà penché au-dessus de Serena pour profiter de la vue. Elle renifle son odeur d'huile de coco rance et se cale contre son siège pour délimiter un espace de confort. Le Jap' pointe un index boursoufflé.

Là !

Serena et les généraux suivent d'un même mouvement le doigt du professeur qui les entraîne vers une masse de traîne-pattes se déplaçant en crabe.

Les traîne-pattes... Ils sont lents mais affamés ! justifie le professeur.

Pourquoi lents, professeur ? l'interroge McArthur en criant.

Parce que la moitié des gens pense que les zombies sont lents. Et l'autre moitié les imagine aussi rapide que la foudre... Lui rétorque le Jap'

Ce sont eux qui m'ont compliqué la tâche, ironise-t-il en désignant les deux agents.

Serena remarque alors plusieurs individus se détachant du groupe de traîne-pattes et filant entre les arbres dans une succession de sauts digne d'un trampoline.

Les élus... commente admiratif le Jap'.

Les généraux se penchent dans un même mouvement sur la gauche de l'appareil jusqu'à le mettre en danger. Une alarme vrille dans l'habitacle et le pilote redresse le nez du Chinook en tirant son guidon tout en gueulant contre ses passagers.

Le colonel retient le Chief of Staff de son bras droit avant qu'il ne passe par-dessus bord. En face, les deux agents ouvrent leurs sacs à dos respectifs et en extraient un casque à micro branché sur leurs iMacs. Ils entament une conversation chacun de leur côté sans se soucier du danger qui s'empare de l'habitacle.

Serena se fige, calée contre son siège et surmontant son dégoût d'avoir à supporter la présence du Jap' contre elle. Ce dernier se sent l'âme d'un guide de safari animalier en montgolfière décrivant à coups de vastes gestes de la main les courses des zombies sous leurs pieds.

Voyez comment ils sentent où aller, précise le Jap'

Les gradés gardent un silence respectueux, partagés entre leur fascination pour un show hollywoodien parfaitement réglé et le dégoût que leur inspire cette vision surgie tout droit des feux de l'enfer.

Ils sentent ?

Oui, général, ils ont faim. Leur instinct les guide vers leurs proies... Là !

Le Jap' braque son index vers une ligne d'horizon le long de laquelle défilent plusieurs pick-ups surmontés de mitrailleuses lourdes. Du coin de l'œil, Serena distingue Josh menant la charge vers les jeeps suivi de ses apôtres. Derrière eux, les traîne-pattes forment une masse compacte dont la lenteur de déplacement s'apparente à un tapis ondulant.

La centaine de mètres qui les sépare des pick-ups est avalée en quelques secondes par Josh et ses compagnons. Serena se dégage de l'étreinte du Jap' pour observer la

scène. Le Chinook opère un arc de cercle autour de l'attaque alors que les membres des forces spéciales filment le tout avec deux caméras sur trépieds.

Les djihadistes sont surpris par la vitesse de l'assaut. La surprise cède le pas à la panique. Quand les premiers élus se jettent à la gorge des barbus, ces derniers comprennent que l'adversaire ne pourra être vaincu. Les pick-ups sont abandonnés mais la fuite des islamistes se transforme en déroute avant de s'achever sur un massacre en règle.

La fièvre s'est emparée des militaires. Ils jonglent entre leurs jumelles et des accolades d'auto-satisfaction.

Observez leur efficacité. Les traîne-pattes agissent comme un rempart. Il est impossible de passer au travers... indique le colonel en tapissant les cuisses de Serena de sa cendre.

Plus bas, les traîne-pattes ont déjà pris dans leurs filets des barbus en fuite. Pour ces derniers, leurs destins s'achèvent dans les mâchoires des zombies. Serena détourne sa tête pour échapper au spectacle mais son regard croise alors l'écran de l'iMac de l'agent Mann. Le zoom de la caméra s'attarde sur Goliath dont les bras ont englouti un djihadiste désœuvré. L'infortuné hurle avant que les dents de Goliath ne se plantent dans sa carotide.

Serena ferme ses yeux et tente de maîtriser sa respiration malgré les hauts de cœur qui la font hoqueter. Dans le Chinook, un silence s'abat sur l'ensemble des acteurs dont les yeux sont rivés sur les deux Imacs.

Goliath vient de lâcher sa prise qui gît à terre recroquevillée comme un fœtus. Les caméras reliées aux Imacs s'attardent sur le corps du barbu dont les pieds se mettent à remuer par à-coups...

Mon dieu... murmure Afamida, commandant du corps des Marines.

Réfugié somalien en 1999, l'officier Afamida a gravi les échelons aussi vite que l'invasion irakienne de 2003. Symbole d'une intégration méritocratique réussie, il combine deux atouts aux yeux du Département d'Etat. Afamida maîtrise les enjeux de la corne africaine, nouveau terrain de jeu des forces spéciales et son profil est une formidable carte de visite pour cette immigration sub-saharienne exponentielle sur le sol américain.

Afamida le sait, il peut être aux africains du continent ce que Collin Powel a été pour la communauté afro-américaine.

Dieu n'a rien à voir là-dedans... se réjouit le Jap'

Le corps du barbu frétille jusqu'à reprendre vie. Il se redresse malgré la plaie béante qui court le long de sa gorge, plaque sa main contre le geyser de sang qui s'en échappe et amorce une marche saccadée.

Un nouveau traîne-pattes, un ! s'extasie le Jap'.

Mais cela multiplie nos ennemis, s'insurge McArthur.

Non, général, cela nous permet de terminer le job plus vite. Nous connaissons tous la fin du film, non ? hurle le colonel pour couvrir le bruit des pales.

Serena recherche désespérément une aide autour d'elle mais sans succès. La réalisation soudaine de son rôle dans cette tragédie s'impose à elle en plein chaos. Elle expulse son Gin sur les mocassins vernis du professeur.

Une roquette RPG traverse soudain la cabine de part en part telle une fusée de carnaval mal calibrée. Mc Arthur sent la chaleur du fuselage lui brûler la joue avant d'observer le projectile se perdre au loin.

Les alarmes du tableau de bord s'activent de toutes parts tandis que le pilote redresse vigoureusement le nez de l'appareil se soustrayant par miracle aux multiples rafales fusant des bois.

Serena étouffe sous le poids du Jap' et des gradés qui se sont affalés sur elle comme un seul homme. Une vague odeur d'excrément pollue l'habitacle alors qu'un des sièges est en proie aux flammes. Le colonel saisit un extincteur et inonde de mousse l'incendie qu'il vient de propager avec son cigare. Le Jap' vient de se chier dessus.

...

Sur la base secrète de Kalah, au nord-est de l'Afghanistan, le Chinook noir se pose au bout d'un tarmac vérolé de cratères creusés par des obus de mortier. Le Chief of Staff McArthur et le reste du groupe s'extirpent de l'engin sous la protection d'une escouade de Delta forces.

Un Hercules C-120 s'apprête à décoller à une centaine de mètres. C'est vers l'appareil de transport à hélices que le comité est dirigé au pas de charge. A mi-chemin, le colonel interrompt la course de Serena de son bras.

On prend le prochain, lance-t-il tout en s'assurant du regard que le reste du groupe ait bien intégré l'Hercule.

Alors que l'avion prend lourdement son envol, le colonel et Serena rebrousse chemin vers les hangars de l'armée. Aucun mot n'est échangé. Le colonel sort un nouveau cigare de la poche de sa veste. Serena saisit une bouteille d'eau sur une des palettes de livraison et se gargarise la bouche avant de recracher une salve sur le tarmac.

Colonel, j'ai pas voulu ça...

Pas voulu quoi ? Ne me la faites pas à l'envers. Vous avez été payée pour ce rôle, argue sèchement le colonel.

Ils pénètrent ensemble dans un immense hangar à l'intérieur duquel des dizaines de marines soulèvent de la fonte au sein d'un espace de fitness aussi grand qu'un terrain de foot. Au milieu de la salle, un stand ovale propose les franchises Burger King, Taco Bell et Pizza Hut.

Le colonel traverse les tables de ping-pong et de babyfoot, se faufile entre les spectateurs d'un match de la NBA sur écran géant et prend sa place dans la queue du comptoir Taco Bell. Serena se glisse à ses côtés.

Colonel, le brief mentionnait des super soldats pas des... Mutants, murmure-t-elle.

Le colonel ausculte le menu devant lui. En l'absence de sa cravache, sa main droite frappe méthodiquement sa cuisse.

Colonel ? tente à nouveau Serena.

Un triple cheese sauce verte... commande le colonel.

Trois minutes plus tard, le colonel aspire bruyamment son Sprite. Il mord dans son Triple cheese avant de s'essuyer méthodiquement la bouche.

Quel est votre problème ? Vous avez été payée et plutôt bien. D'après mes informations, Hollywood ne s'est pas arraché vos services ces deux dernières années, ah !

Et à quoi me sert tout ce fric si cette planète devient invivable ? J'ai pas l'intention de me terrer 6 pieds sous terre et...

Le colonel lui intime le silence en levant sa main. Il jette un coup œil sur ses flancs. Les Marines sur sa droite sont obnubilés par un pari idiot consistant à jouer de leur fourchette le plus vite possible entre les phalanges de leurs mains. RAS.

Demandez-vous à qui profite le crime ?

Le colonel reprend l'attaque de la face sud de son burger et lance un clin d'œil à Serena. Elle n'a pas le temps de déchiffrer l'énigme du colonel que le professeur Hitachi s'installe déjà à ses côtés.

Professeur, vous n'êtes pas avec les autres ?

Non, Serena, je suis sur le prochain vol... admet-il en piquant ses sashimi à la baguette.

...

L'alarme retentit sur la base de Kalah. Les marines du 23ème corps se ruent sur le tarmac central et se rassemblent autour de leur commandant, un type musculeux frappant dans ses mains pour accélérer la cadence.

Serena assiste au carré formé par une cinquantaine de types en tee-shirt vert olive et au treillis beige crème tacheté de noir. Parmi eux, une petite dizaine de femmes. Le Jap' est poussé par un marine dans un fauteuil roulant pour handicapé, son ombrelle le couvrant comme une octogénaire de Beverly Hills.

Le colonel croise Serena avec un baluchon à l'épaule. Une casquette des Clippers vissée sur le crâne et un tee-shirt délavé de Dark Vador fumant un cigare en guise d'uniforme, le colonel observe l'officier haranguer ses troupes.

Quel abruti. Ils devraient déjà embarquer dans les hélicos et ce con leur fait la leçon... observe le colonel en soupirant.

Il reprend sa route vers un petit hélico noir AH-6 Little Bird discrètement garé à l'écart des Chinooks et des Blackhawks.

Il me reste une place, lâche-t-il sans se retourner.

Merci, colonel mais je ne pars pas.

Le colonel poursuit sa route d'une démarche chaloupée.

Colonel, Josh, est-il récupérable ?

Nous ne sommes pas à Hollywood, Mademoiselle. Les histoires finissent comme elles ont commencé, ah !

Les Marines s'élancent enfin vers les Blackhawks et les Chinooks dont les pales ont déjà entamé leur rotation. En l'espace de quelques minutes, la base se vide intégralement de ses effectifs.

Alors que le Little Bird du colonel n'est plus qu'une pointe d'aiguille à l'horizon, les Blackhawks progressent lentement vers le nord dans une formation en pointe. Serena n'a pas bougé comme engourdie par le ronronnement hypnotique des pales.

Petite, qu'est-ce que tu fais là ?

Elle reconnaît immédiatement la voix de Comanche et ne peut s'empêcher de sourire. S'il y avait bien une personne qu'elle aurait souhaité avoir à ses côtés c'est bien lui. Elle se retourne et se laisse tomber dans ses bras. Il n'a pas changé avec son foulard crasseux autour du cou pour masquer une partie de la cicatrice qui court le long de sa joue et son odeur tenace de viande fumée. Avec Comanche, Serena a appris que la viande, comme le poisson, pouvait s'incruster définitivement dans les pores de la peau.

Comanche, ils sont devenus fous...

Le cuistot lui caresse affectueusement les cheveux et lui relève le visage.

Tu ne sais pas à quel point, conclut-il.

Il l'entraîne avec lui à l'arrière du hangar principal avant de longer une dizaine de bennes regorgeant de cartons et dégageant une odeur rance de viande périmée. Comanche grimpe dans l'une d'elle et se met à fouiller sans ménagement le fond de la cale.

C'est dégueulasse ce qu'ils lui ont fait. Il avait cette expression triste quand il s'est réveillé... Et je l'ai vu sourire, se confier à moi. Il avait l'espoir de tout recommencer avec nous, grâce à nous. Et je l'ai trahi...

Tu as joué ton rôle, rien de plus. Comme nous tous... lui rétorque Comanche du fond de sa benne.

Conneries. J'ai rendu cet homme fou de colère... J'en ai fait le plus grand génocidaire de l'histoire.

Comanche balance des steaks sous plastique aux pieds de Serena. La viande baigne dans son sang qu'elle a purgé avec son eau. Serena recule en grimaçant. Comanche s'accoude contre le rebord de la benne.

Ecoute, on doit faire des réserves. C'est peut-être plus très frais mais c'est de la vraie viande au moins.

Je ne comprends pas, lâche Serena.

Comanche soupire, lève les yeux au ciel, et balance une invective en indien à un dieu invisible.

Et voilà, c'est à moi d'expliquer leurs saloperies. Je devrais être payé pour ça... Crache-t-il à terre.

Les traîne-pattes... Ils sont drogués... poursuit Comanche.

Je le sais ça. Au DMX, aux anxiolytiques et aux... précise Serena.

Non, tu ne comprends pas. Ils ont le wendigo...

Il saute au-dessus de la benne.

...cette fièvre indomptable qui les travaille ici...

Comanche tape son estomac.

Chez nous, quand tu franchis le pas et que tu manges ton semblable, tu entres dans cette dimension parallèle. Tu es plus fort, tu vois et tu entends plus loin...

Serena recule, la bouche entrouverte.

... Tes blessures ? Elles disparaissent toutes seules...

Comanche avance vers Serena, les pupilles d'un éclat suspect et ses bras gesticulant comme ceux d'un ivrogne imitant un chef d'orchestre.

Mais tu dois toujours alimenter le feu qui te brûle à l'intérieur...

En deux enjambées il est déjà collé contre Serena.

Je le sais. J'ai été l'esclave du windigo.

Serena décèle le combat qui se joue au fin fond du bas ventre du cuistot. Un relent de viande faisandé remonte de ses tripes à la manière d'un clin d'œil maléfique. Mais comme un fumeur repent, il refoule l'obsession qui le rongait autrefois et retrouve finalement son état normal.

Je les ai drogués. Je suis le seul responsable... conclut-il en paix.

Serena vomit une nouvelle fois. Les rangiers de Comanche subissent une avalanche de bile blanche et épaisse. Il appose sa main contre son dos voûté dans un geste d'apaisement.

Tu n'es pas contaminée. J'ai toujours fait attention à ne pas mélanger ta ration.

Serena cherche du regard une aide, un repère sur lequel concentrer son regard mais sans succès. Un voile noire obscurcit sa vision et la voix de Comanche se perd dans les méandres de son esprit.

...

Mon nom est terreur.

Je le vérifie depuis deux jours.

Devant moi, l'ennemi panique sans prendre le temps de viser pour décamper le plus loin possible. Le bouche à oreille commence à produire ses effets. Nous venons de

déboucher sur une caserne fantôme à la frontière du Pakistan. Les blindés sont toujours là, les cartes d'Etat-Major aussi, tout comme la radio d'un baraquement qui balance des SOS angoissés et entrecoupés de friture.

Matt et Simon se sont déjà enfoncés dans le pays. Peter et Luke les suivront. De mon côté, il faut que je m'assure que les traîne-pattes suivent bien.

Ils forment une ligne infranchissable et leur lenteur qui m'exaspérait tant se révèle soudain être un atout indispensable. L'ennemi tombe dans leurs bras comme des mouches dans une toile. Mais ce n'est pas tout. Les traîne-pattes saignent leurs victimes à coups de dents et toujours à la gorge.

Hier j'ai remarqué que leurs rangs avaient grossi considérablement. Une bonne centaine de traîne-pattes supplémentaires avait rejoint le groupe initial. De mon point de vue rocheux, j'ai alors assisté à une scène qui a aussitôt modifié la perspective de mon environnement. Les barbus que les traîne-pattes gratifiaient de leurs morsures se relevaient en général après une bonne minute de mort clinique.

De morts ils revenaient parmi les vivants. Enfin, parmi les traîne-pattes que l'on ne peut pas déceimment qualifier de vivants. A cet instant, j'ai compris de quelle folie nous avons été victime avec mes compagnons et je m'en suis voulu d'avoir eu la naïveté de ne pas imaginer le pire.

Une fois hors de l'abbaye, j'ai eu besoin d'assouvir ma faim et j'ai craqué pour le mollet velu d'un cueilleur de pavot. J'ai retrouvé le goût de la viande de Comanche. Putain d'Indien qui ne perd rien pour attendre.

Ai-je été dégouté ? Bien sûr. Mais la faim fut plus forte. Et tout le monde paiera.

Aujourd'hui, j'observe la masse compacte des milliers de traîne-pattes qui s'engouffrent dans l'allée centrale du campement militaire sous leur rythme guttural incessant. Un 'HOM' puissant est ainsi martelé à chacun de leur pas comme un tambour géant.

Les traîne-pattes remplissent parfaitement leur rôle de menace apocalyptique planétaire. Leur avancée semble irrésistible.

J'ai faim et j'ai soif de vengeance. Je suis terreur.

...

Serena rouvre les yeux, les plisse face à la douleur affreuse qui martèle son crâne, et tâtonne vers une bouteille d'eau à moitié vide. Elle soupçonne un moment Comanche de l'avoir frappée mais elle ne peut se résoudre à l'imaginer lever la main sur elle.

Comanche ?

Tu l'aimes bien ce Josh ?

La voix rauque de Comanche surgit d'une des bennes. Elle sursaute et se cogne la tête contre une borne téléphonique ATT. Mais la crainte de se voir abandonnée disparaît. Cette appréhension qui la suit depuis toute petite et qui l'a empêché de suivre le colonel.

Elle doit bien se résoudre à reconnaître que son empathie envers Josh prend racine dans ses propres angoisses. Seule au milieu d'une base militaire avec pour compagnon un cuisinier anthropophage, elle ne peut réprimer un rire nerveux.

La tête de l'Indien apparaît comme celle d'un diabolin expulsé de sa boîte. Son visage est barbouillé de crasse et de sang.

Si tu perds la tête, je te laisse ici, prévient-il.

Je t'ai dit que ma mère m'a oubliée dans ma poussette au bord d'un lac un dimanche après-midi ? poursuit Serena en fixant sa bouteille.

Ce sont des choses qui arrivent y paraît. Mais en général les mères reviennent toutes paniquées. La mienne n'est jamais revenue...

Serena termine la bouteille d'une traite tandis que Comanche extrait quelque chose entre ses dents.

Je suis sûre qu'ils ont un dossier sur moi. Ils savaient que ne poserais pas de questions. Toute cette histoire de soldats abandonnés a ruiné mon jugement...

Elle frappe son index contre sa tempe comme pour joindre le geste à la parole.

On dit que les comédiens sont seuls mais c'est faux. Ils sont toujours entourés. Entourés des mauvaises personnes mais pas seuls...

Serena reprend ses gloussements d'ado quand un grondement se propage à travers la base. Elle se tait et tend l'oreille. Le bitume tremble par à-coups à l'instar des signes avant-coureurs d'une avalanche. Comanche saute par-dessus la bene et colle son oreille contre le sol. Il se redresse et saisit Serena par le bras.

Ils filent vers le dernier Humvee du tarmac avec Comanche poussant un caddie dégorgeant de viande sous plastique. Les deux fuyards déboulent à hauteur du véhicule alors que se dégage un immense nuage de poussière au-dessus de la crête d'une chaîne de collines escarpées au nord.

Comanche balance les ceintures de viandes à l'arrière du Humvee tandis que le regard de Serena est inextricablement attiré par cet horizon de plus en plus sombre.

Ça sent bizarre, murmure-t-elle

Ça sent la viande. Seulement, je ne sais pas si c'est la nôtre ou celle qui pendouille de leurs mâchoires, rétorque Comanche en désignant la ligne d'horizon.

Il la pousse dans le Humvee et s'installe derrière le volant. Le véhicule fonce vers le sud, ses énormes pneus percutant des sacs de sables et rebondissant dessus comme sur un banal dos d'âne.

Comanche met les gaz tout en lançant des coups d'œil inquiets dans son rétro. Serena ne peut retenir un haut le cœur face aux effluves insupportables de viande faisandée.

Pas cette fois, s'écrie Comanche en ouvrant sa vitre pour qu'elle puisse vomir à l'extérieur. Inutile. Serena enroule son foulard autour de son visage et semble reprendre le contrôle de son estomac.

Là !

L'injonction de Comanche est brève et ne nécessite nuls commentaires. Serena relève son rétro pour profiter d'un champ de vision similaire à celui de Comanche. Soudain, ses spasmes et la puanteur de l'habitacle ne sont plus que de vagues souvenirs. Au loin, une masse gigantesque d'individus dévale les collines au sud comme un torrent de fourmis en chasse.

Serena ouvre la boîte à gants, fouille nerveusement à l'intérieur, balance à terre un chargeur de 45, un boîte de tic-tac vide et une paire de vision nocturne.

Putain de merde, lâche-t-elle.

C'est ça que tu veux ?

Comanche lui tend une paire de jumelles. Elle la saisit et se retourne. Elle ajuste sa vision et jouit enfin du spectacle en 16/9ème. Une certaine magnificence biblique s'impose à elle dans toute sa glorieuse débauche numéraire. Elle ne peut pas compter. Il lui faudrait multiplier la première ligne qui doit aligner plusieurs milliers de traîne-pattes. Par combien ? 10, 100 ? Les collines dégueulent sans discontinuer du zombie. La chaîne de traîne-pattes décrit une nasse en arc de cercle dans laquelle de pauvres inconscients se retrouvent prisonniers.

Au bout du tarmac, Serena distingue un jeune Afghan en salopette surgissant d'une cabine de toilette en plastique Toi Toi. Il balance ses bras en l'air dans leur direction avec l'espoir que Comanche pousse la pédale du frein. Ce dernier jette un œil dans le rétro.

On a pas le temps, lâche-t-il.

Le gosse continue à courir comme un dératé alors que la ligne de traîne-pattes absorbe les derniers rayons du soleil et qu'une nuit artificielle s'abat sur la piste d'envol. Il pourrait encore s'en tirer s'il n'y avait que les traîne-pattes dans son dos mais sur ses ailes déboulent trois élus dans un sprint digne d'un 100 mètres olympique sans ligne d'arrivée.

Serena croit reconnaître Simon et Luke verrouillant leur prise en tenaille sur le pauvre gosse. Simon le frôle et d'un croc en jambe le fait chuter tandis que Luke lui saute dessus avec l'agilité d'un guépard. Serena détourne son regard et fixe devant elle un soleil rouge sur le point de disparaître derrière la vallée de Kipourh.

Le Humvee s'enfonce dans les ténèbres d'une nuit tombante laissant derrière lui une base sur le point d'être avalée par une bouche grouillante de vie informe.

...

Base militaire d'Incirlik, Turquie.

Les Chinooks libèrent leurs passagers sur le tarmac d'une base militaire où sévissent plusieurs dizaines de chasseurs F35 de l'Otan. Les marines se regroupent au pas de charge tandis que l'Hercule C-130 transportant les gradés et les agents de la DARPA reprend son envol.

Les trois généraux grimpent dans des Humvees escortés par des blindés légers Stalkers.

C'est indispensable de passer la nuit ici ? s'enquiert McArthur sans obtenir de réponse.

Devant le convoi, des ordres surgissent de la nuit et des projecteurs aveuglent les passagers.

Quel est le problème ? demande le général McArthur.

L'agent Mann sort de voiture et interpelle un officier turc. L'échange est bref. L'agent plonge sa tête dans le Humvee sans se départir de son sourire.

Général, devant la progression de la menace, les autorités de la base ont ordre d'évacuer les lieux...

Les militaires échangent des regards médusés.

Mais nous sommes à l'abri ici ou quoi ? s'interroge le Chief of Staff.

Ils nous proposent un vol sur Berlin où nous attend un Gulfstream de la CIA, propose l'agent Mann.

Pour une fois qu'ils servent à quelque chose, poursuit Mc Arthur.

On fonce, conclut Afamida.

...

Le colonel pose son Little Bird à la frontière syrienne. Il s'extirpe du cockpit et s'allume un cigare face à un camp de réfugiés s'étendant à ses pieds.

Décampez... murmure-t-il en mâchouillant le bout de son appendice fumant.

Une centaine de milliers de réfugiés s'activent dans un imbroglio de tentes, de braseros et d'essaims d'enfants. Le colonel sent la terre trépider sous ses rangers.

Pas déjà... S'inquiète-t-il

Il se rue dans son cockpit et arrache une paire de jumelles pendue au-dessus du siège passager. Il les pointe vers la vallée au sud-est et scrute les cols de montagnes.

Pas maintenant, pas maintenant...

Un sourire se dessine enfin sur ses lèvres. Il se retourne vers le camp de réfugiés et comprend que le tremblement trouve sa source sous les pieds des milliers de gamins virevoltant plus bas.

Sur sa gauche, une file de SUVs et de Mercedes noires grimpe l'escarpement dans sa direction. Le Mercedes GLE coupé noir aux vitres teintées déboûle le premier sur le talus en balançant un nuage de poussière sur le colonel. Les cinq autres véhicules aux vitres opaques s'immobilisent sur le sentier.

Pendant quelques secondes, le colonel se retrouve aussi seul qu'un valet de parking. Les portes du premier SUV claquent et révèlent trois hommes en costume dont deux aux épaules carrées assurent la protection du troisième.

Malik, comment va mon sultan préféré ? s'exclame le colonel en écartant ses bras. Impossible de savoir si le colonel est sincère dans sa démonstration d'amitié.

Le Turc jette un regard circulaire comme pour s'assurer qu'aucun curieux n'observe leur manège. Un triangle de chair velue transparait entre deux boutons en nacre de sa chemise échappée de sa ceinture.

Sa main gauche malaxe un chapelet tandis que sa main droite reste profondément enfouie dans la poche de son pantalon en tergal.

Le colonel offre l'accolade. Le Turc marmonne quelque chose à ses sbires avant de jouer son rôle des retrouvailles sur un quai de gare.

Toujours le cigare ? interroge le turc.

Toujours le raki ? réplique le colonel.

Le sourire du Turc se dessine enfin entre ses joues gonflé à l'hélium. Finalement, ces deux-là ne jouent aucun jeu. Ils partagent une vraie tendresse. Le Turc s'adresse à l'un de ses gardes du corps et ce dernier extirpe une bouteille de Raki du coffre avec un jeu de petits verres.

Au nouvel an, lance le colonel avec un clin d'œil.

Le Turc avale sa rasade en grimaçant devant le sous-entendu du colonel.

A nous et à nos familles, conclut le Turc.

A ce propos, tu n'as pas outrageusement dépassé le quota autorisé ? s'enquiert le colonel.

Le Turc lui agrippe le bras et l'entraîne à l'écart.

Tu sais aussi bien que moi ce que représente la famille ici. On n'abandonne personne...

Malik, Malik... Combien de fois t'ai-je averti ? Combien de fois ? Tu m'as promis 10 membres de ta famille. Tu as deux fils et ta femme est morte, dieu ait son âme...

Colonel, écoute-moi, je te le demande comme à un ami. Je ne serai plus le général de quoique ce soit dans 48 heures. J'ai besoin de 15 visas, pas 10... 15. J'ai 300 000 dollars avec moi... plaide le Turc.

Le colonel veut répondre mais le Turc lève sa main.

Je ne veux pas t'insulter avec cet argent. C'est à toi de décider. Après tout ce merdier, ton pays fera défaut sur sa dette et personne ne sera là pour lui réclamer des indemnités. Ces 300 000 dollars ce sont du papier toilette mais pendant quelques jours ils peuvent toujours servir...

Le colonel hésite. Son visage cherche l'inspiration dans les airs et un sourire s'épanouit enfin sur sa figure camouflée par une couche de poussière.

Ah ! S'exclame le colonel en guise de réponse.

Le Turc sourit à son tour. Il autorise ses hommes à retirer une valise en titane du coffre.

Le Turc sort un paquet de cigarillos de la poche de sa veste et contemple le campement au loin.

S'ils savaient qu'ils n'en ont que pour quelques heures... lâche-t-il du bout des lèvres.

Tu crois que leurs vies valaient le coup dans ce bidonville ? lui répond le colonel en allumant son cigarillo avec son zippo.

Quand même... murmure le Turc en secouant sa tête.

On a tous à perdre quelque chose dans cette purge. Mais mieux vaut une extinction maîtrisée que subie, affirme avec autorité le colonel.

Mais toi, que perds-tu ?

Le colonel abandonne un instant son assurance. Il aimerait lui dire qu'il laisse derrière lui des neveux et des cousins mais cela fait longtemps qu'il n'a plus de famille. Il aimerait lui dire qu'il perd un pays mais il est fort possible que les zombies soient achevés avant qu'ils ne foulent le sol américain. Il pourrait lui dire qu'il perd ses dernières illusions mais à quoi bon ?

...

Base de Manas, Afghanistan

Ils ont filé juste avant notre venue et ont vidé l'aéroport de toute présence humaine. C'est frustrant.

Il y a quelque chose dans notre course qui alimente notre cerveau comme le serait un coureur avec des endorphines. Notre satiété n'est jamais satisfaite et je me retrouve de plus en plus souvent avec le besoin impérieux de m'élaner à la poursuite d'inconnus au visage défiguré par la panique. Les entraînements du colonel avec nos masques ridicules me reviennent en mémoire et la colère s'ajoute à la terreur.

Le sang.

Je me retourne sur le sommet de la tour de contrôle et je distingue Simon dont le visage est encore barbouillé de sang. Il faudrait que j'exige un minimum de toilette chaque jour ou nous risquons de passer pour de vulgaires vampires à l'odeur aussi repoussante que la frayeur que nous sommes censés inspirer.

Le flash lumineux rouge au bout d'une des antennes de la tour illumine par intervalles la gueule de Simon.

Les hommes naissent dans le sang. On ne fait que boucler la boucle...

Simon claque ses dents rouges en guise de conclusion.

Certains auraient sans doute choisi de mourir dans leur lit s'ils avaient eu le choix, je rétorque autant à moi-même qu'à Simon.

Tu devrais remettre les traîne-pattes à leur place. Goliath se prend pour Spartacus et on doit s'y prendre à plusieurs pour transmettre tes ordres, me prévient Simon.

Les traîne-pattes se multiplient comme un virus. Ils voudront prendre les commandes bientôt. Il me faudra faire un exemple. Je garde mes pensées pour le moment. Je renifle Simon et mon estomac gargouille.

Soudain, une plateforme de grue de chantier surgit devant nous. Pendu dessus, le corps du macchabée afghan surpris aux toilettes se balance comme une pendule, son visage lançant des SOS paniqués.

Simon tire le bras du gosse, le disloque d'un coup sec et mord dedans. Je recule, dégoûté. Mais la faim est plus forte. Mes tripes commandent mon esprit irrésistiblement.

Alors, comme Simon qui est déjà penché au-dessus de la cuisse gauche du gamin, je m'accroupis et je m'attaque au fessier. Cette partie est la plus tendre et la plus éloignée du cœur et du cerveau. C'est un moyen dérisoire pour moi de garder un semblant d'humanité.

La chair se répand dans mon sang et je renais. Ces nombreuses blessures que nous accumulons dans notre course cicatrisent déjà. Ma fatigue et le tiraillement incessant des muscles de mes cuisses cessent. Je suis à nouveau le Josh de l'abbaye qui s'élançe pour la première fois à l'assaut du monde.

Le Windigo est une drogue et je ne suis pas prêt de rentrer en cure de désintox.

...

Putain de matos américain, se désespère Comanche en tentant de relancer le moteur du Humvee sans succès.

Serena se désinfecte les poumons en inhalant l'air froid de cette nuit de pleine lune.

Comanche, qu'est-ce que tu veux faire avec toute cette viande ?

La lampe torche de Comanche balaie le capot du Humvee et illumine le visage de Serena.

Tu veux vraiment le savoir ?

Comanche abandonne son bricolage et rejoint Serena. Il sort une longue pipe en bois de sa veste en toile et commence à la bourrer lentement de tabac.

De toute façon, on arrivera jamais à leur échapper. Par les airs, c'est la seule voie, constate Comanche.

Il tire une longue bouffée de sa pipe et renverse sa tête en arrière tout en fermant les yeux. Serena renifle une odeur de champignon qui lui pique les yeux et lui fait l'effet d'un joint d'herbe pure.

Mais toi tu ne cherches pas à fuir. Tu veux lui parler. Tu penses le sauver... Et sauver ton âme... continue l'Indien sans lui adresser un regard.

Serena se sent déjà partir dans une dimension parallèle où ses angoisses semblent prendre leur envol dans les volutes de fumée. Elle rigole bêtement et tend sa main dans l'espoir de partager la pipe de Comanche.

Josh est... une victime... bredouille Serena entre deux bouffées. Elle regarde la pipe, curieuse.

Tu mets quoi dedans ?

Du tabac indien. Des racines aussi. Des champignons mexicains, plaide Comanche.

Le colonel aurait dû prendre ça tous les soirs en suppo. Ca l'aurait détendu...

Serena pouffe de rire jusqu'à ce que le grondement de l'aéroport reprenne. Le sol vibre et le bruit sourd se transforme en rythmes vocaux bien plus terrifiants encore. Les traîne-pattes maîtrisent maintenant parfaitement l'art guttural de la cadence militaire.

Comanche récupère sa pipe, la cogne contre le Humvee pour la vider et se rue vers l'arrière du véhicule pour ouvrir le coffre. Il saisit plusieurs cartouchières de viandes et les lance en direction de Serena.

Il en enroule plusieurs autour de son cou et fourre le reste dans un sac de sport. Il agrippe enfin de sa main libre un sac plastique bourré de rouleaux de scotch noirs.

Tu veux vivre ? lance-t-il à Serena en l'entraînant dans sa course.

Ils foncent vers un dénivelé de roches à moins de trois cent mètres. La crête se détache de l'horizon noir grâce aux innombrables feux des fuyards illuminant la nuit comme la Saint Jean.

Serena tente de garder le rythme de Comanche mais plus d'une fois elle perd l'équilibre jusqu'à ce que l'Indien décide de la décharger de ses ceintures de viande. Elle parvient à garder l'allure malgré ces brusques virages involontaires que ses jambes ne peuvent maîtriser. Les champignons de Comanche jouent du tambour dans sa tête.

Derrière eux, les râles puissants des traîne-pattes s'élèvent dans les ténèbres comme la rengaine des troupes du Mordor. Des essaims d'oiseaux fuient aussi vers le sud dans un bruissement d'ailes formidable.

Comanche sort un pistolet de détresse de sa veste et tire une fusée devant eux. Serena distingue alors des cavités sur plusieurs niveaux, puis de véritables grottes de troglodytes.

Il faut grimper ! Les traîne-pattes vont contourner cet obstacle... tente Comanche entre deux halètements.

Arrivé aux pieds des grottes, l'Indien balaye le mur de pierre de sa lampe torche.

Là, déclare-t-il en visant une grotte à mi-hauteur.

Il déverse son sac plastique à terre et récupère un piolet fiché au bout du canon d'un flingue artisanal. Il le saisit à deux mains et tire. L'appendice d'acier se plante dans la roche au moment où un troupeau de lynx, de loups et de renards surgit dans leur dos.

Les pupilles rouges des félins sont comme autant de lucioles qui, devant l'obstacle du mur de pierre, se séparent en deux blocs distincts. Une meute de renards frôle Serena plaquée contre la roche. Elle peut respirer leur odeur âcre, mélange de sueur et de peur.

Comanche la tire à lui, la soulève et la pousse d'une pression du bassin pour qu'elle entame sa montée. Il la charge de plusieurs cartouchières de viande et tire une nouvelle fusée éclairante au sommet du monticule rocheux.

Serena est soumise au balancement naturel de la corde amplifiant ses nausées. Elle vomit.

Putain, mais qu'est-ce que je t'ai fait ? crie Comanche.

Elle atteint la grotte et balance ses sachets de viande devant elle avant de prendre pied. Comanche suit dans la foulée.

Ensemble, ils peuvent contempler à l'abri les premiers fuyards afghans à dos d'ânes, sur des motos bricolées ou à pied. Pas un cri, pas un mot ne s'échappe de la foule silencieuse mais juste une même volonté de déguerpir au plus vite.

Le roulement vocal des traîne-pattes résonne de plus en plus fort dans la vallée. Malgré la pénombre, Serena peut distinguer leur masse en mouvement tel un tapis grouillant et dégoulinant sans interruption d'un horizon avec lequel il ne fait plus qu'un.

Serena contemple ce spectacle emmitouflée sous les cartouchières de viande en guise de doudoune. La barbaque est molle et épouse le relief de ses courbes. Elle a chaud et s'endort.

...

Base de Manas

Goliath, fort de ses dizaines de milliers de nouveaux soldats, nous reproche d'aller trop vite et réclame une baisse de régime. Je lui fais remarquer que c'est à eux de passer à la vitesse supérieure.

Notre confrontation dure depuis 10 minutes devant la tour de contrôle. J'aperçois derrière lui une femme afghane à la gorge déformée par une rigole béante laissant entrevoir son gosier. Elle me sourit involontairement avec un regard perdu dans un espace très, très lointain. Elle vient de revenir chez les vivants.

Mais c'est surtout la présence de Jude dans le camp des traîne-pattes qui m'attriste. Je le prends comme une trahison personnelle. Ses pieds ne lui permettent pas de courir aussi vite que nous. Ce handicap l'a rapproché des traîne-pattes. Il fuit mon regard.

Toi, courir toujours. Nous...

Goliath écarte ses troncs d'arbre en guise de bras et mime la voiture balai.

... Faire le travail...

Il pointe son index enfoui sous une croûte de sang séchée contre ma poitrine.

... Sans nous, toi rien... conclut-il en invitant ses troupes à l'acclamer.

Simon, Matt et Peter assurent mes arrières mais le danger vient de l'avant avec un Goliath qui pressent avoir une opportunité unique de me faire la peau. Sa garde rapprochée m'entoure imperceptiblement avec l'intention de m'isoler.

Si je n'agis pas, nous sommes tous morts. Je saute sur Goliath et je fais le tour de son torse d'un simple mouvement de hanche. Une fois derrière, je l'enserme de mes jambes jusqu'à discerner les prémices d'une asphyxie.

Goliath tourne sur lui-même, balaie l'air de ses bras et met un certain temps avant de poser un genou à terre.

Tu commandes l'armée... Mais je donne les ordres, compris ? je lui murmure à l'oreille.

Goliath grommelle, tente une ultime résistance et frappe à terre en guise d'acquiescement. Je relâche la pression quand deux F-15 nous survolent pour balancer leurs bombes de 200 kilos sur les traîne-pattes. Deux boules de feu tracent leurs sillons dans la masse de zombies jusqu'à créer une tranchée de corps transformés en combustibles pour barbecue.

Les F15 disparaissent au nord abandonnant derrière eux une centaine de traîne-pattes en proie aux flammes. Dieu sait que je n'ai aucune affinité avec ces monstres mais je ne peux m'empêcher de considérer cette attaque comme personnelle.

Je considère l'incident avec Goliath réglé et je m'élançe vers le sud, le désir de vengeance exacerbé par ma faim.

J'ouvre toujours la voie avec Matt et Peter. Ce sont des coureurs hors pair. Du coin de l'œil je repère Matt sprinter aux côtés d'un lynx avec la ferme intention de le dépasser. C'est rapidement le cas quand le félin n'est plus capable de soutenir le rythme.

Notre rythme cardiaque n'est plus erratique comme avant. J'ai même cru qu'il avait disparu quand je me suis décidé à plaquer ma main contre ma poitrine. C'était hier, juste après notre première course de 65 kilomètres.

Je n'ai rien décelé pendant une bonne minute et j'ai paniqué. Je me suis souvenu des paroles du Jap' en m'examinant. Il avait sauté de joie en tombant sur un battement. Peut-être que ce simple battement m'avait quitté, lui aussi.

Finalement, je l'ai intercepté avant qu'il ne disparaisse à nouveau pour une longue minute. Je suis bien incapable de comprendre le sens de tout cela mais je constate néanmoins que je cours vraiment longtemps.

L'odorat n'est plus le même aussi. Je peux renifler des effluves corporels à des kilomètres à la ronde. Et c'est le cas en ce moment. Ils sont tellement forts qu'ils rendent mon cerveau aussi euphorique que celui d'un junkie en pleine montée d'héro.

C'est un buffet qui s'offre à nous. Des centaines de milliers d'individus au bas mot. Kaboul n'est pas loin. Une ville de cette taille c'est l'assurance de pouvoir calmer cette étreinte au bas du ventre.

Je bouscule malgré moi un chevreuil en pleine course. La bête gémit et s'écarte de ma route. L'amas rocheux qui nous fait face semble être la dernière barrière naturelle avant la capitale. Matt et Peter ont déjà entrepris de le contourner et je m'apprête à faire de même quand une fusée éclairante s'échappe d'une des cavités.

Je distingue Comanche, notre cuistot, qui se met à hululer un chant indien. Si Comanche est ici, d'autres personnes de l'abbaye peuvent être dans le coin. Comme le Jap'. Ou le colonel. Deux traîtres que j'écraserais bien contre la roche avant de m'enivrer de leur chair. Je me vois déjà plonger ma gueule dans la bidoche du Jap', celle qui pend lâchement autour de son abdomen.

Je grimpe la paroi en sautant d'une prise à une autre avec l'agilité d'un homme araignée. J'atteins la grotte de Comanche et je me plonge dans la noirceur de ses entrailles. Aussitôt le fumet me saisit les naseaux. Ce n'est pas l'effluve habituel. C'est plus fort et ça me surprend l'espace d'un instant.

Comanche m'interpelle avec une fusée éclairante à ses pieds.

Viens, enfoiré de cannibale...

Est-ce l'insulte de Comanche ou cette odeur inhabituelle qui exacerbe mes sens déjà passablement sollicités ? Sans doute les deux. Je charge vers Comanche et je perds l'équilibre.

Le sol se dérobe sous mes pieds et c'est la chute violente. Je me retrouve sur le dos, les quatre fers en l'air, 5 mètres plus bas. J'ai une douleur aux côtes gauches. Je réussis à me redresser et je tâte aussitôt la paroi. Elle est aussi lisse qu'une patinoire.

Josh ? C'est moi, Comanche.

Je sais que c'est toi, cantinier. Tu viens de signer ton arrêt de mort, je lui lance en retour.

J'ai jamais eu l'intention de vivre vieux, Josh. Mais j'aimerais choisir mon moment. C'est par rapport à ma religion mais je ne vais pas t'ennuyer avec ça. Tu ne t'es pas blessé ?

J'ai très mal, Comanche. Remonte-moi et je te garantis un sauf-conduit dans cet enfer, je tente.

Laisse-moi réfléchir...

Je le vois en train de mimer une réflexion sous la lumière rougeâtre de la combustion de la fusée. Il lâche finalement un rire nerveux.

Non, je préfère te garder là pour l'instant. On parlera de mon avenir plus tard. Tu as besoin de reprendre des forces, Josh...

Il saisit des guirlandes de plastique étranges et les jettent à mes pieds. Elles atterrissent mollement comme de la gélatine.

Mange, Josh...

Il disparaît dans la pénombre et j'enrage. Je saute contre la muraille qui m'enceint et je m'imagine déjà balancer Comanche au-dessus du vide. Mais l'absence de prises me fait irrémédiablement retomber dans la cuvette d'eau croupie où des crabes énormes me considèrent comme leur chose.

Mes mains sont huileuses. Je renifle mes paumes et je comprends que cet abruti à lubrifié la paroi avec de l'huile de vidange. Je grogne et lâche un cri à destination de

Matt et Peter mais sans trop d'espoir. Il faut que je me concentre et que j'économise mes forces. Je m'accroupis après avoir éviscéré deux crabes trop entreprenants.

L'odeur de la viande pourrie titille mes narines. Elle se mélange avec celle de Comanche et la rend ainsi presque désirable.

...

New Hampshire, côte Est des Etats-Unis

Une immense propriété surplombe une plage privée face à un océan Atlantique calme et lascivement bercé des rayons d'un soleil matinal. Plusieurs berlines noires sont garées devant la monumentale porte d'entrée en verre et acier. Au-dessus de la corniche de l'entrée, une devise gravée dans la pierre prévient : *In future we hold our breath.*

Les invités sont rassemblés sur la plage privée dont les accès sont sévèrement bordés par des clôtures de tiges de bambous. Ils sont une trentaine à profiter d'un barbecue alcoolisé au Moët et Chandon 1989.

Les deux agents de la DARPA ont eu le temps de changer de costume sans se départir de leur éternel nœud papillon qui arbore une bannière étoilée.

Combien d'années passées sur ce projet déjà, agent Wilson ? s'enquiert un élégant sexagénaire dans un ensemble blanc de joueur de cricket.

Quand on aime on ne compte pas, monsieur Dwinley, assure l'agent Wilson.

Ses tremblements deviennent de plus en plus incontrôlables. Wilson est malade et tente de le masquer maladroitement.

Je n'ai jamais vu un agent travailler sur le même programme plus de 5 ans à la CIA, affirme, sceptique, un vieux briscard de l'agence de la centrale d'intelligence.

Et c'est bien pour ça que nous avons préféré s'abstenir de vos services, Jim, rétorque l'hôte sexagénaire en passant son bras à l'épaule de l'agent de la CIA.

A quelques encablures, autour d'une table de jardin artistiquement décorée de germinis roses et de chrysanthèmes blancs, le Jap' fascine sa petite troupe d'admiratrices. Son costume en pvc le recouvre de la tête aux pieds d'un film plastique moulant. Le professeur semble tout droit sorti de l'océan dans une combinaison de plongeur.

Un chapeau de paille qu'une des femmes présentes n'aurait pas renié protège son visage des rayons meurtriers du soleil contre sa peau laiteuse.

Chère madame, vous seriez surprise de voir à quel point le fluide XRT affine le teint en quelques minutes... s'enthousiasme le Jap'.

Mais, professeur, un fluide radioactif ! Je ne pourrais jamais soumettre ma peau à un tel traitement, corrige une femme liftée plusieurs fois et dont la bouche a été ciselée sur le modèle du joker de Batman.

Foutaise, madame Lopez, tout est question de quantité et...

La voix du Jap' est à peine perçue par un groupe de militaires en uniformes. Deux des trois généraux présents en Asie Centrale palabrent avec des sénateurs et plusieurs consultants très attentifs aux propos échangés.

La Turquie est tombée d'après nos satellites, lâche un sénateur en même temps que quelques postillons de petits fours sur la veste de son voisin.

Oui, des kamikazes irakiens du groupe Islam Ansla ont lancé une vaste opération sur le front des zombies. Une cinquantaine de guguss se sont fait exploser avec des ceintures de C4. Un vrai feu d'artifice...

Le général Walters joint le geste à la parole et montre une vidéo sur son Iphone. Le film est un montage étonnamment dynamique grâce à une musique du groupe ZZ Top. Des femmes dont les corps sont emballés de ceintures de C4 lèvent leurs poings en chœur au sommet d'une colline. Un drapeau noir et vert avec un sabre entrecroisé d'un serpent flotte derrière elles tandis que le vidéaste suit leur course vers la masse de traîne-pattes qui se déverse au pied de la colline.

La vidéo se poursuit grâce à un drone de l'armée et retransmet le choc frontal qui transforme les premières lignes de zombies en un gigantesque brasier. Tel un volcan en éruption, les explosions des kamikazes dégagent un souffle de feu qui avale le drone. L'image grésille et s'éteint pour être aussitôt remplacée par le zoom du cinéaste djihadiste.

Les kamikazes se font exploser les unes après les autres comme si les traîne-pattes marchaient sur des mines.

Putain, on vient de se débarrasser d'une cinquantaine de kamikazes sans aucune perte, marmonne le Chief of Joint Staff Mc Arthur.

Ces connards, on s'en fout. Dans combien de temps ils atteindront le Caucase ? interroge un sénateur septuagénaire dont la paupière gauche est prise d'un tic nerveux.

3 jours. Shanghai devrait suivre dans la semaine, précise l'agent Wilson.

Dwinley, l'hôte au pantalon blanc et au pull de cricket, rejoint le groupe en compagnie d'un type efflanqué vêtu d'une longue Kurta de soie indienne.

Messieurs, j'aimerais vous présenter un invité qui nous a renouvelé sa confiance depuis plus de 15 ans, Georges D. Valsky de First Pacific Corporation...

Valsky acquiesce sans prendre la peine de tendre sa main. Visiblement ses doigts manucurés n'ont pas dû serrer beaucoup de mains. Dwinley s'impose au milieu du groupe et poursuit sur un ton plus discret.

Voyez-vous, le projet ZOM B est né d'une conjonction d'intérêts divers. Notre cher complexe militaro-industriel d'une part qui avait besoin d'un accord du département d'Etat pour son nouveau joujou à 750 milliards de dollars dont nous aurons l'occasion d'admirer les prouesses très bientôt. Et puis ma société, Intel Robotics en association avec la First Pacific... Georges ?

Valsky se racle la gorge et accepte le passage de relais.

La First Pacific représente les intérêts des 100 grandes familles ou des 0,003% si vous préférez. Les médias parlent de nous comme des 1% accaparant plus de 50% du PIB

mondial mais là n'est pas le sujet. Ces familles ont pu apprécier les changements en cours et nos modélisations se sont soldées à 88% sur le même constat d'échec.

Valsky préfère s'interrompre alors que l'épouse de Dwinley s'invite au sein du groupe avec un saladier en argent débordant de fraises d'un rouge aussi éclatant que suspect.

Ce n'est pas la saison mais elles sont délicieuses. En provenance directe d'un petit producteur de Nouvelle Zélande...

Un silence gêné accompagne son service et seules trois fraises trouvent preneur. Cette quinquagénaire élégante préfère battre en retraite non sans avoir échangé un sourire complice avec son mari.

Tout s'est accéléré ces 15 dernières années... reprend Valsky.

... Et nous ne faisons que repousser l'échéance. Soit nous tombons tous ensemble quitte à tirer une croix sur l'humanité telle que nous la connaissons soit nous prenons les devants et nous profitons de cette opportunité pour affirmer une fois de plus notre statut incontournable de nation messianique...

Amen, conclut Mc Arthur en levant son verre en cristal.

Nos membres ont construit des centaines d'aéroports privés et acheté des millions d'hectares de terre en Nouvelle Zélande, en Australie ou sur des îles de l'océan indien dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Mais s'isoler face au chaos n'est pas la solution sur le long terme. Une mission sur Mars a été envisagée mais seule une centaine de nos adhérents aurait pu en bénéficier. Non, il nous fallait... Il nous faut sauver ce qui fonctionne finalement plutôt pas mal, cette planète...

Seuls quelques murmures d'assentiments ponctuent le sermon de Valsky.

... Il nous faut ramener la population globale à 860 millions d'individus. C'est aujourd'hui un consensus parmi nous. C'est alors que l'agent Wilson nous a parlé du projet Zom B sur lequel il planchait depuis de nombreuses années...

Oui, nous voulions mettre au point une menace planétaire sans idées préconçues. Nous avons construit ce péril zombie en nous adossant à des artistes sans trop savoir où cela nous mènerait... enchaine Wilson avec comme des éclairs de regrets dans les derniers éclats de ses yeux fatigués.

... A l'époque, la menace soviétique restait notre priorité. Il nous fallait une arme dont l'histoire ne nous tiendrait pas rigueur. Exit le nucléaire. Quant aux virus, incontrôlables... Le professeur Hitachi s'est présenté à nous avec ses recherches surprenantes autour du nucléaire civil. Les études du professeur sur les effets radioactifs autour de notre embryon reptilien cervical nous ont particulièrement intéressés...

Il tapote l'arrière de son crâne.

... Les radiations détruisent notre hémisphère droit au profit de ce résidu de conscience primale qui... Enfin, laissons cela derrière nous pour l'instant, suggère-t-il avec un filet de bave sur la commissure des lèvres.

Dwinley, l'hôte des lieux, vérifie que sa femme vient bien d'entraîner les épouses des invités vers la villa avec le Jap' en tête, entouré de ses groupies.

Messieurs, je vous présente X-127...

Dwinley pointe son Iphone vers l'océan et lance une application. Brusquement, un bouillon se met à foisonner à la surface avant de laisser apparaître un crâne luisant et un visage imberbe. Devant l'assemblée incrédule, un homme émerge des abîmes de l'océan.

L'inconnu au corps sculpté à la serpe ressemble à une statue grecque échappée de son piédestal. L'eau glisse sur sa peau comme sur de l'huile.

Son visage imberbe et lisse comme le marbre, expose deux pommettes saillantes et un regard bleu fixant un horizon qui s'étend bien au-delà de ses commanditaires. Le droïde pourrait passer pour un homme sous stéroïde mais son regard vide le trahit.

Nom de dieu, murmure Afamida.

Le droïde tourne sa tête mécaniquement à droite et à gauche. Il observe ses mains et tour à tour chacun des invités.

Qu'est-ce qu'on est censé faire d'un truc pareil ? interroge le sénateur de l'Alabama.

Les acheter, sénateur. J'en ai 30 000 en production ! rugit Dwinley.

Un trouble évident s'empare des politiques tandis que les militaires affichent une mine faussement sereine.

Messieurs, c'est par là... Invite Dwinley en indiquant un abri de jardin de toile transparente.

Georges, il n'a jamais été question d'acheter quoique ce soit les yeux fermés. La commission sénatoriale aux armées ne peut plus rien valider sans le tampon du président... prévient un sénateur du Massachusetts.

Le président fera ce qu'on voudra. C'est bien pour ça qu'il a été élu, non ? assène Dwinley sans être contredit.

Ostensiblement, un groupe de politiques se détache et poursuit une vive discussion à l'écart. Dwinley entraîne Mc Arthur, Afamida et les deux agents vers l'abri. Vlasky de la First Pacific ferme la marche.

Général, un homme de terrain comme vous sait bien que nous n'avons aucun intérêt à envoyer nos boys au massacre...

Cela a toujours été ma position, Georges, mais...

Dwinley jette un coup d'œil derrière lui vers le groupe dissident.

... Et j'ai toujours respecté votre confiance, général.

Dwinley tire la fermeture éclair de l'abri et invite McArthur à s'y glisser.

Nous avons tous intérêt à dérouler le programme Zom B comme prévu. First Pacific a financé les premiers X-127 à hauteur de 850 millions de dollars via son fond d'investissement...

Valsky et les deux agents suivent.

Chacun d'entre vous bénéficie d'un package d'actions de Intel Robotics en sous valeur de plus de 40%. Inutile de vous préciser qu'une fois la commande signée par le Département d'Etat, vos actions s'envoleront...

Dwinley referme la tente derrière un sénateur. Il se retourne vers son groupe d'invités.

C'est ce qu'on appelle un délit d'initié mais qui cela peut intéresser aujourd'hui, je vous le demande ? lâche Dwinley entre deux ricanements.

Georges, vous avez mon soutien depuis le début... confirme le sénateur Wanes avant de pointer son index sur la poitrine de Dwinley.

... Mais si mon nom apparaît une seule fois dans ce merdier, je vous casse.

Bien entendu, sénateur, approuve Dwinley en envoyant un message sur son application Viber.

Un cri terrifiant s'échappe de l'arrière de la villa et pousse le groupe à reculer vers Dwinley.

Messieurs, vous ne craignez rien ici. En revanche, je ne serais pas tranquille si j'étais à l'air libre...

Dwinley croise ses bras et observe le groupe de dissidents qui se rapprochent de l'abri à coups d'enjambées de plus en plus rapides. Leurs appels à ouvrir la tente restent sans effet.

Plus haut, un 30 tonnes stationne sur le bord de route, devant le mur de pierre et de lierre cernant les 12 hectares de la propriété. Sa bête arrière est soulevée par deux longues cannes métalliques portées à bout de bras par deux hommes qui prennent soin de garder autant de distance possible avec le camion.

Le plus âgé des deux hommes présente une bedaine velue et blanche qui dégorge d'un tee-shirt au vert délavé sur lequel on distingue une vague carte de l'Italie où la taille de la Sicile apparaît deux fois plus grande que l'Italie elle-même. De rares cheveux grasseux s'étirent sans fin autour du sommet de son crâne et surplombent son physique de lutteur gréco-romain à la retraite.

Ils reculent méthodiquement un pas après l'autre et tirent à eux leurs manches par de viriles saccades. L'aîné interpelle en sicilien le jeune homme qui le dépasse d'une tête et dont les cheveux noirs comme la suie sont savamment plaqués en arrière. L'échange entre les deux livreurs est erratique, mélange d'encouragements et d'ordres essouffés prodigués par celui qui semble être le père du plus jeune.

Enfin, deux silhouettes émergent de la pénombre de la cellule du camion en geignant et résistant avec un certain succès à la pression de leurs maîtres. Leurs torses comme leurs gueules sont entachés de sang séché qu'un nuage de mouches semble trouver à son goût.

Les italiens protestent contre l'effluve qui saisit leurs narines dans une sorte de condensé de couches culottes usagées et de relents de clochard aviné. Ils réussissent à faire descendre les traîne-pattes sur la route et les tirent vers une porte dérobée en bois vermoulu encastrée dans le muret. Un troisième homme ferme la marche avec un

outil de soudure sous-marine crachant une flamme verticale bleutée visiblement trafiquée pour allonger son rayon d'action.

A chaque fois que les traîne-pattes prennent le dessus sur leurs maîtres, le troisième livreur pointe sa soudure dans leur dos et leur fait faire des bonds dans des grognements de douleur. Ils descendent un escalier de pierre les menant à la plage sur la droite du groupe abandonné par Georges.

Dans leur bulle de plastique, l'équipe de privilégiés observe avec autant de fascination que d'horreur l'apparition des traîne-pattes qui semblent cette fois lutter pour avancer plus vite...

C'est l'heure du miam miam, ironise Dwinley.

McArthur lui lance un regard d'incompréhension alors que les agents attrapent les jumelles que leur tend un barman sur un plateau d'argent. Les livreurs relâchent au même signal les anneaux des cous des traîne-pattes et fuient à toute jambe vers le parapet.

Le groupe de politiciens et de militaires sur la plage ne remarque la menace que lorsqu'elle celle-ci se révèle mortellement près. Le premier traîne-pattes fonce sur le premier sénateur et lui disloque le bras avant de s'attaquer à sa gorge. Tels des lapins pris dans les phares d'une voiture, les hommes de la plage sont incapables du moindre geste. Leurs lèvres remuent en silence. Une flaque d'urine se répand sur le sable aux pieds du pantalon d'un officier.

Soudain, ils brisent le sort qui les enchaînait au sable jusqu'à présent et se retournent comme un seul homme pour s'élancer vers l'abri. Ils tombent immédiatement sur le second zombie qui, ses immenses bras en croix, récupère trois d'entre eux dans ses filets.

Dans l'abri, le silence est total. Un sénateur s'écroule contre la toile de plastique, sa gorge rejetant un filet de sang à chaque battement de son cœur. Affalé dans le sable, il lance sa main une dernière fois vers Dwinley avant de rendre son dernier souffle.

Putain de dieu... murmure Afamida.

Ashley, appelez-moi la police... communique le sénateur à sa secrétaire.

Dwinley lui arrache son iPhone et raccroche.

Sénateur, les zombies ne nous sentent pas. Cette bâche est totalement hermétique, précise-t-il en soupirant.

Et le spectacle ne fait que commencer...

En effet. Devant eux, les jambes du sénateur décédé de ses blessures frappent nerveusement le sable. Puis, ses doigts et enfin ses bras retrouvent leur motricité.

Dwinley envoie ses directives au droïde via son app. Ce dernier enjambe la vingtaine de mètres qui le sépare du premier traîne-pattes en quelques sauts. Le zombie lâche un râle puissant vers la face impassible du droïde. Sans succès.

Messieurs, le X-127, comme vous vous en doutez, ne dégage aucune chaleur humaine et surtout aucune odeur corporelle. Notre zombie perd tous ses repères. Il n'est plus guidé par ses tripes. Son radar est HS... Explique Dwinley.

Le droïde agrippe le col de la vareuse du traîne-pattes et le soulève à plus de 20 centimètres du sol avant de l'envoyer valser dans l'océan. Les bras du zombie s'agitent en vain. Sa tête grotesque surgit des flots par intermittences avant de sombrer définitivement dans un concert de bulles.

Le second zombie, furieux, se précipite vers le droïde dont le coup de pied stoppe net son élan. Le zombie s'agenouille, le souffle coupé, déglobillant une nuée de déchets dans un liquide épais et blanc. Une main acidifiée et un collier de perles baignent dans le jus du traîne-pattes.

Le droïde arrache la tête du traîne-pattes avec autant d'aisance que s'il attrapait une boule de bowling dans un casier. Il l'observe avec une certaine curiosité avant de la balancer vers l'abri sans réussir un strike.

Le sénateur cherche l'inspiration dans une communion improbable avec Dieu, le visage inspiré pointé vers le ciel azur de cette magnifique matinée.

Dwinley se tourne vers Mc Arthur, un sourire radieux aux lèvres.

Alors général, qui donc va sauver le monde libre ?

...

Il mange... chuchote Serena penchée au-dessus du puit.

Comanche allume une fusée éclairante et la balance au fond de la fosse. Elle est aussitôt renvoyée à son envoyeur par Josh, manquant de peu Comanche avant de s'écraser contre la paroi de la cave.

C'est pas très fair play, Josh. Il y a une dame ici qui mérite plus de respect, ironise Comanche.

Josh ? tente Serena

Les bruits de mastication cessent.

On est là pour t'aider, Josh, poursuit Serena.

Serena ? C'est bien toi ?

Oui...

Tu étais morte et fondue au lance-flammes contre un pont levis la dernière fois que je t'ai vue.

Je sais, Josh. Je suis désolé... Ils ne voulaient que susciter vengeance et colère parmi vous...

Comanche lâche plusieurs guirlandes de viande plastifiée au fond du puit sous le regard empreint de reproche de Serena.

Il ne remonte pas tant qu'il n'a pas avalé tout ce que je me suis fait chié à porter, prévient Comanche.

Serena soupire et se recroqueville contre la paroi, emmitouflée sous une couverture de survie. Au bas des grottes, le cortège de zombies s'atténue après plusieurs heures de cavalcade infernale et de grognements à rendre fou.

Comanche s'allonge auprès de Serena et vide sa pipe contre la roche.

Tu crois que ça va marcher ?

Comanche hausse les épaules et bourre son calumet de sa réserve de tabac euphorisant.

Le colonel m'avait assuré une place dans leur hélico soi-disant. Rapatriement aux USA avec naturalisation et un job assuré dans la cuisine de la cantine du Pentagone. Quand j'ai voulu suivre les marines, ils m'ont empêché de monter... Constate Comanche.

Il craque une allumette sur la semelle de ses santiags. Serena préfère tourner la tête cette fois.

Si Josh revient dans notre monde, il restera utile pour nous sortir de ce merdier. Et il cherchera le colonel, comme moi... lance-t-il avec un clin d'œil.

Avant de te venger, pense à survivre.

Comanche préfère rabattre la capuche de sa vareuse et respirer l'air ambiant comme pour soigner un rhume sous une serviette.

...

C'est le froid qui réveille Serena. Le soleil échoue à percer la couche grisâtre qui s'étend devant ses deux yeux noirs planqués sous sa couverture isotherme. L'odeur du tabac de Comanche a disparu au profit de celle, tenace, des zombies.

La tête lourde et la bouche pâteuse, Serena se redresse. Pour une fois elle n'a rien à expulser si ce n'est une bave légèrement acide.

Serena ?

Elle se raidit et observe Comanche toujours plongé dans un sommeil profond.

Serena ?

Josh ? Chuchote-t-elle.

Oui... Envoie-moi une corde. Je ne te ferai pas de mal.

...

Comanche ouvre l'œil gauche et ne peut réprimer un pet. Les plantes lui ont fait du bien. Il a rêvé et le colonel faisait partie du songe. Un colonel méconnaissable après les coups qu'il lui avait portés. Un colonel en sang et suppliant. Le pied total.

Il perçoit des voix. La voix de Serena et celle de Josh. Comanche panique et saute sur son sac de toile pour saisir un Glock qu'il pointe aussitôt vers la silhouette aux côtés de Serena.

Qu'est-ce que tu as fait ?

Serena et Josh, au bord de l'entrée de la grotte, se retournent.

Comanche, il est guéri. Tu as réussi ! s'extasie Serena.

Comanche s'avance lentement en gardant son arme braqué sur Josh. Il passe devant Serena sans quitter des yeux Josh. Il lui fait face en pleine jour. Josh soutient son regard et Comanche décelé de très brefs éclats au fin fond de ces pupilles. Josh semble lutter pour ne pas se jeter à la gorge de Comanche. Ce dernier recule et abaisse le canon de son arme. Une fois près de son sac, il le fouille en gardant le canon de son arme pointé sur Josh. Il extrait du sac une paire de menottes en acier qu'il balance aux pieds de Josh.

Tu les mets. On verra dans deux jours comment tu te comportes.

Comanche, tu ne peux pas faire ça ! s'exclame Serena.

Josh observe les menottes, puis, les saisit.

Laisse, j'aurais fait pareil à sa place.

Josh se menotte et tourne le dos à Comanche pour contempler l'horizon. Le soleil darde enfin quelques rayons et un essaim de moineaux virevolte devant eux en gazouillant. Serena partage le spectacle.

Ton nom n'est plus Terreur... affirme-t-elle.

Brian... suggère-t-il.

Quoi ?

L'affiche de la Croix rouge du labo du Jap' défile devant Josh. Cette famille unie et heureuse. Le père, Brian, dont il aurait tellement aimé prendre la place.

Mon nouveau nom est Brian, reprend Josh avec la certitude de revivre pour de bon.

